

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Décembre 2008

Directeur de la publication : Françoise MOREUX

issn 0769-9727

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Graphisme et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Décembre 2008

Institut national des langues et civilisations orientales

Table des matières

Éditorial (Yohanan LAMBERT)..... 9

Témoignages

André SANTINI (Françoise MOREUX) 13

Orientales (*suite*) (Lionel EPSTEIN) 19

Histoire

Un agent russe dans l'Himalaya
au début du XIX^e siècle (Bernard LE CALLOCH)..... 41

Conférences

Les élites russes : continuité ou changement ? (Nathalie LAPINA) 57

Les frontières d'Israël et la Bible (Yohanan LAMBERT) 65

Recensions

L'apocalypse dans l'Islam..... 81

L'appel du navire 83

Les carnets 84

Le jeune Staline..... 86

Laveuse de chiens 89

L'ombre de la route de la Soie..... 90

Poèmes de Czernovitz, douze poètes juifs de langue allemande 91

Régals du Japon et d'ailleurs 92

Samson le nazir 93

Éditorial

Depuis le mois de décembre 2006, notre *Bulletin* a considérablement évolué. Sous l'impulsion de notre ancien Président, Michel PERRET, la couverture s'est colorée, le format a été agrandi et toute la maquette s'est modernisée grâce au travail de Soledad MUNOZ GOUET que nous tenons à remercier ici.

D'autres modifications se sont produites cette année dont la plus significative est le changement de nom : *Orients*. Vous avez sans doute aussi remarqué que notre revue s'est épaissie et diversifiée. Nous essayons de rendre compte de nos conférences, des activités des Langues O', en particulier des colloques, et depuis peu des nouvelles parutions ayant un rapport avec les langues et civilisations orientales.

Toutefois cette nouvelle politique a aussi un inconvénient : l'augmentation importante de la pagination a entraîné un surcôt considérable de l'affranchissement puisque le dernier numéro était timbré à 2,98 € ! Devant cette situation, nous avons décidé de réduire le nombre de pages pour revenir au format initial mais de publier trois numéros dans l'année.

Ce numéro de décembre est donc le troisième de l'année 2008. Nous continuerons sur cette lancée en 2009, tout en essayant de respecter un intervalle régulier entre chaque numéro, soit février, juin et octobre. Il ne faut pas oublier que cela représente un gros travail, effectué bénévolement par l'équipe de rédaction, mais aussi de fortes contraintes. Les délais de l'imprimeur, le travail de la maquettiste et le temps de correction représentent cinq semaines, si bien que nous travaillons pratiquement sans arrêt.

En fonction de tous ces éléments, nous sommes obligés d'augmenter notre tarif d'abonnement mais dans des proportions très raisonnables puisque le nouveau tarif sera de 20 € pour les trois numéros de l'année. Nous aimerions aussi connaître vos réactions à tous ces changements : écrivez-nous. Nous vous souhaitons de bonnes fêtes de fin d'année et une excellente année 2009.

Yohanan LAMBERT

Dans ma recherche de personnalités issues des Langues O' connues du grand public, Monsieur André SANTINI est apparu très vite comme un personnage incontournable.

Il a accepté de me recevoir le 24 juillet dernier. Son bureau fait face à une baie vitrée d'où il peut contempler une petite cour intérieure aménagée en jardin japonais où l'élément minéral vient rehausser le végétal. Le ton est donné...

Monsieur André SANTINI a une telle verve qu'il a en fait répondu à mes questions sans que j'aie à les lui poser...C'est ainsi que je retranscris ci-dessous ses dires, au fil de notre conversation... Je l'en remercie une fois encore très vivement.

Françoise MOREUX

André SANTINI : C'est en 1958 que j'ai appris le Japonais aux Langues O'. J'étais inscrit en droit et je devais faire Sciences Po. J'avais prévu de faire Sciences Po plus tard puisqu'on y entrait en 2^{ème} année quand on avait une mention, ce qui était mon cas... Un vieux professeur du Lycée Pasteur, un homme remarquable, Monsieur JOURCIN, m'a dit : « Vous devriez apprendre le Japonais. »

Il faut se rappeler cette époque, le coup d'état du 13 mai, la fin de la IV^e République, nous étions tous partagés, plutôt mendésistes, on lisait l'Express...

Je craignais, avec le droit seulement, de ne pas faire grand chose et je me suis dit : « Pourquoi pas le Japonais ! »

Quand on analyse cela : vous savez que je suis corse et le Japon est un état profondément insulaire. Napoléon y est extrêmement populaire. Les références à son personnage sont omniprésentes. Son portrait figure sur beaucoup de choses, y compris des cartes à jouer...

Aux Langues O', mon professeur était René SIEFFERT, un personnage vénérable, très érudit.

J'ai marié récemment ici une personne nommée SIEFFERT, je n'ai pu m'empêcher de lui demander si elle était de la famille : c'était un cousin en effet.

Il habitait, comme moi, Courbevoie et je crois que je suis allé le voir une fois. Pour moi, c'était un personnage. Il avait traduit *Le Dit du Genji* (*Genji Monogatari*) que j'ai malheureusement perdu dans un déménagement. J'étais furieux, car j'y tenais par dessus tout.

Je viens de le racheter car une jeune belge vient de le rééditer. L'ouvrage se présente dans un coffret, en trois tomes¹. C'est très cher, mais quelle merveille ! J'ai un peu aidé cette jeune personne et elle viendra prochainement faire une conférence, dans le cadre des « Entretiens d'Issy », pour lesquels nous faisons venir de grandes personnalités, et elle en profitera pour faire une signature.

Orients : *Je vais vous interrompre car cette conférence pourrait intéresser les anciens élèves, serait-il possible de venir écouter cette conférence ?*

André SANTINI : Bien sûr, on vous invitera. C'est un événement, car elle a joint, pour illustrer ce texte qui est un des plus grands romans de la littérature japonaise, des estampes d'époque. Moi, j'avais le livre de SIEFFERT, un grand format, et je suis furieux qu'il ait ainsi disparu.

Donc, le professeur était SIEFFERT et nous avions deux lecteurs : MORI et FUJIMORI. MORI était plus âgé que FUJIMORI, il avait déjà la cinquantaine. Il m'inspirait un grand respect. Le père de MORI était un personnage très important dont la personnalité, marquée à gauche, l'écrasait un peu ; son grand-père avait été Ministre de l'Éducation. Il avait été l'un des premiers boursiers japonais en France après la 2^{ème} guerre mondiale. C'est ainsi qu'il est arrivé aux Langues O'.

Nous avions également Madame NICOLAS. Elle nous enseignait la civilisation. Elle n'était pas toujours très commode : aux examens, elle ne nous ratait pas et nous donnait des cartes de géographie...elle nous soupçonnait de venir un peu comme ça et de faire des trafics d'une année sur l'autre...

Orients : *Fréquentiez-vous la bibliothèque ?*

André SANTINI : Oui, bien sûr, la bibliothèque. Il y avait des crachoirs dans les couloirs, des crachoirs en cuivre comme de grandes jarres...

J'ai vécu des années heureuses rue de Lille.

1. *Le Dit du Genji*, Murasaki SHIKIBU - Estelle LEGGERI-BAUER - René SIEFFERT - Éditions Diane DE SELLERS - 3 volumes comprenant 520 peintures du XI^e au XVI^e siècle, 450 détails et 500 commentaires d'œuvres.

J'avais été invité pour fêter les 200 ans des Langues O' (c'est bien ça ?) et parmi les gens connus qu'on avait réunis, il y avait Monsieur PAYE, le premier ambassadeur de France en Chine, Claude HAGEGE qui m'a interpellé en japonais et moi ! Ça se passait au Musée Guimet avant sa réfection et France-Culture s'était installée dans la bibliothèque. J'étais très déçu... Ce n'était pas à la hauteur de ce que j'escomptais. J'étais surpris ; il est vrai qu'alors, il n'y avait pas d'ambassadeurs issus des Langues O'. Ceux qui passaient le concours d'Orient se retrouvaient ministres-conseillers, mais jamais ambassadeurs.

En ma qualité de Secrétaire d'État chargé de la Fonction Publique, j'ai reçu du Président de la République la mission de réformer l'ENA. Mais il y a un petit problème avec l'ENA qui, traditionnellement, relève du Premier Ministre....

Il faut qu'il y ait des ambassadeurs qui ne soient pas tous issus de l'ENA. D'ailleurs il y en a : le remarquable Hervé LADSOUS. Je trouve que l'enseignement des Langues O' n'a pas été suffisamment valorisé.

Orients : *Vous souvenez-vous des personnes qui étaient élèves en même temps que vous ?*

André SANTINI : Vous savez, en Japonais nous étions trois en 3^{ème} année, trente en 1^{ère} année et trois pour passer le diplôme. Il y avait un certain LATOUCHE, qui était officier de marine, une certaine Madame DURVAL et un autre que j'ai revu parfois qui est promoteur immobilier... Beaucoup faisaient ça au début et abandonnaient en cours d'année. Les élèves se décourageaient très vite car il fallait beaucoup travailler, surtout si on faisait parallèlement d'autres études. Mais moi, au contraire, le Japonais, c'était mon moment d'oxygénation intellectuelle !

Il faut se rendre compte qu'à l'époque, on n'allait pas facilement au Japon. Il y a eu les Jeux Olympiques en 1964 et là, le Japon est entré en scène, comme plus tard la Corée et maintenant la Chine. À chaque fois, ce sont les Jeux Olympiques qui permettent aux pays émergents d'entrer en scène.

Dernièrement, la Chine a été très vexée que la France soit candidate contre elle. Je suis assez lié avec Monsieur KONG Quan, l'ambassadeur de Chine, qui m'a téléphoné lorsque j'étais en salle de réanimation à Pékin... Monsieur KONG Quan a été le premier stagiaire chinois à l'ENA (en 1984-1985). Il m'a fait part de son incompréhension : comment la France, qui a été le premier pays à reconnaître la République Populaire de Chine, peut-elle se positionner ainsi en concurrente ?

Nous ne mesurons pas combien l'histoire est un élément important dans nos relations avec les peuples asiatiques. Certaines notions sont immuables et intouchables, nous avons trop tendance à l'oublier ou à minimiser ce phénomène.

Orients : *Le fait que vous ayez fait les Langues O' est-il un élément déterminant dans vos initiatives de jumelages avec des villes d'Extrême-Orient ?*

André SANTINI : Bien sûr ! Mais, rappelez-vous que le Consulat de Chine a été longtemps installé à Issy, avec le vieux proverbe : « Si tu vas à Pékin, passe par Issy ! ». La présence du Consulat de Chine nous a donné l'occasion de nombreux rapports, nous étions souvent invités. Tous les grands diplomates chinois qui passaient à Paris étaient souvent ici. Évidemment, je les ai retrouvés après, si bien qu'un jour l'un des ambassadeurs m'a dit : « Il serait bien que nous établissions un jumelage. » Notre jumelage a maintenant dix ans et les négociations ont duré un an ou deux ; les choses se sont passées très rapidement, ce qui est rare en ce domaine. La délégation chinoise qui est venue ici était menée par Madame Li, docteur, une personne très respectée, qui est devenue maintenant Présidente de la Croix Rouge. À son retour, elle a fait un rapport favorable et on a pu lancer le processus.

Issy est donc jumelée au district Chongwen de Pékin ; c'est un quartier central (450 000 habitants) en plein cœur de Pékin, à l'époque encore couvert de *hutongs* et qui devient maintenant un lieu d'affaires qui va s'appeler « la petite Suisse. » C'est là que se trouvent le Temple du Ciel, l'avenue Qianmen etc...

Maintenant, nous avons ici un pôle académique de Chinois de 450 enfants, c'est le plus grand de France : les quatre collèges et le lycée ont des cours de Chinois. Nous avons récupéré les premiers agrégés, car il y a eu un concours d'agrégation il y a une douzaine d'années. J'ai « piqué » ROCHE, le premier agrégé, à l'époque il n'y avait que deux postes, maintenant il y en a quatre ou cinq. J'ai récupéré un professeur excellent, Monsieur YIP Sic-Wah, chinois d'origine. Il est né à Canton, il est arrivé en France à l'âge de 14 ans et a été reçu premier au concours externe de l'agrégation.

Vous n'imaginez pas le rapport que les élèves ont avec lui, c'est un professeur à l'ancienne. Les parents sont ravis : il donne des cours de calligraphie gratuits le samedi. Il rayonne sur notre lycée. Il est un peu embêté car on lui a donné des cours dans une ville autre alors qu'il se plaît bien ici. Je l'ai même pris sur ma liste aux régionales; il était très fier.

Il a une vénération pour Ricci et alors, quelque chose de très amusant : nous avons également un jumelage avec Macerata, une ville italienne proche de l'Adriatique d'où est originaire l'une de nos petites profs d'italien, tout à fait charmante. Eh bien, Macerata est précisément la ville où est né Ricci !

En plus des collègues et lycée, nous avons même des maternelles où sont enseignées des comptines en chinois. Ça marche très très fort. Le pôle que nous avons créé a un succès considérable. Par exemple, chaque année vingt gosses vont passer huit jours en internat au lycée Huiwen de Pékin.

Le jumelage permet également un développement économique : les entreprises isséennes sont privilégiées lorsqu'elles vont s'installer à Pékin.

La réputation de la ville d'Issy est de « gigoter », donc je voulais aussi créer un pôle académique pour le Japonais, car pour le Coréen, c'est moins aisé.

Ce sont des jumelages intéressants : nous avons baptisé une place « Chongwen », nous avons une esplanade « Guro », du nom d'un district central de Seoul..J'ai vu l'ambassadeur du Japon hier, on va tenter de relancer le jumelage avec une ville du Japon (Mitaka, dans la banlieue de Tokyo), pour développer les relations économiques comme nous le faisons avec la Chine.

J'ai également été Président de France-Corée. Les Coréens qui sont ici sont très gentils : ils se disent les Français de l'Asie : « Nous aimons boire, nous aimons les femmes, nous aimons chanter... »

Les Coréens sont un peu en retrait, mais ils observent et apprennent vite. Une délégation était venue en juin de l'année dernière et nous leur avons fait visiter la ludothèque que nous avons créée à Issy il y a une vingtaine d'années. On prête des jeux à des enfants ; ceux-ci se lassent vite et les parents ne peuvent tout acheter. Nous avons commencé petit et nous avons maintenant 1500 adhérents. C'est la plus grande ludothèque d'Ile de France. Les Coréens sont venus, ils ont regardé. Une de mes collaboratrices est allée à Seoul en décembre : il y a deux ludothèques à Seoul alors qu'il n'y avait pas de ludothèques du tout en Corée. La devise de la Corée est «Pali, pali» (vite, vite) comme la France, quoi ! Ils sont prodigieux ! C'est eux qui ont inventé l'appareil photo sur portable... On ne se rend pas compte, ils ont l'esprit vif.... Samsung était en faillite il y a trois ans, maintenant, ils font des choses formidables, des téléphones, des écrans plats !

Je vais en Chine une fois par an, il y a à chaque fois un périph' de plus... C'est Napoléon qui a dit : « Quand la Chine s'éveillera... »!

Mon rêve ce serait de fait un tripôle asiatique : Chine - Corée - Japon. En fait, il me manque le Japon. Nous avons beaucoup d'artistes, d'artistes coréens, japonais, pas beaucoup de chinois encore et nous voudrions faire des expositions tournantes entre les trois capitales.

À Issy, un grand bâtiment militaire allait être démoli. Le temps qu'il le soit, j'ai convaincu l'armée d'en faire des studios d'artistes. Il y en a une cinquantaine. Les seuls qui soient occupés le sont par des Coréens. Beaucoup sont restés sur la ville, cela a joué pour notre jumelage. Ils sont très collectifs, ils communiquent et échangent beaucoup, se connaissent tous... Ils m'ont offert un costume coréen. L'an dernier, le maire de Seoul était là pour l'élection de Miss Hauts de Seine, avec Geneviève DE FONTENAY. Comme je le lui avais suggéré, il avait apporté deux robes coréennes, magnifiques, fuchsia, et ainsi les mannequins ont figuré dans le catalogue en robe coréenne.

Cela crée des liens dont les gens sont très contents. C'est amusant.

Une fois, le directeur du Châtelet m'avait téléphoné car il venait de recevoir des cantatrices japonaises. On a réfléchi avec une maman très engagée dans l'association France-Japon. On a travaillé avec un professeur de musique du conservatoire et le Châtelet. On a préparé un spectacle avec des musiques françaises, César FRANCK, DEBUSSY, qui intégraient des airs populaires. Les petits enfants de l'école d'Issy ont répété pendant quinze jours des chansons japonaises et les cantatrices japonaises, elles, en obi, ont chanté en français (phonétiquement) « Nous n'irons plus au bois ». Cela avait été un grand succès au Châtelet !

Vous voyez, les Langues O', c'est quand même une grande école d'humanité !

Orientales (*suite*)

[Erratum : dans la première partie, massacres attribués à Sukarno, plutôt Suharto.]

À Pékin tout le monde est euphorique, une manière de griserie disais-je, d'incrédulité jubilatoire. En Chine ! L'hiver sec et froid y contribue, il semble y avoir davantage d'oxygène dans l'air. Cela me rappelle une historiette qu'on nous apprenait en première année. *'Un homme de la campagne étant allé à Pékin dit à son retour ma maison n'est pas aussi bien que les maisons de Pékin ; s'asseyant pour dîner, il dit la chaise n'est pas aussi bien que les chaises de Pékin ; goûtant la soupe, il dit la soupe n'est pas aussi bien que les soupes de Pékin ; sa femme venant à table, il dit ma femme n'est pas aussi bien que les femmes de Pékin ; son père, très fâché, lui flanque une baffe ; la baffe, dit-il, est-elle ou n'est-elle pas aussi bien que les baffes de Pékin ?'* L'infatuation occidentale ne doit rien à la fascination maoeuse¹, comme Leys en fait le reproche chagrin, mais bien tout à la vieille Chine. Et, somme toute, malgré le socialisme, peu de chose avait changé dans la vie des étrangers depuis l'immortel *Peking Picnic* d'Ann BRIDGE et, dans *Histoires de fantômes anglais*, Gallimard, 1962, sa prenante nouvelle *la Limousine bleue*. Hormis le champ de course et le polo club, il y avait toujours l'antiquaire Marco POLO, le personnel chinois dévoué, les pique-niques dans les Collines parfumées, les amours — Pékin fut toujours si romanesque... Ne lisez pas ce récit (si toutefois j'ai jamais des lecteurs) que vous n'avez d'abord lu *Peking Picnic*, Chatto & Windus, 1932, puis Triad/Granada, 1981, et, si vous le trouvez, *In Search of Old Peking*, de L. C. ARLINGTON et W. LEWISOHN, 1935, chez ce même Henri VETCH dont je louais plus haut les publications. Pékin donc, et après tant d'illustres prédécesseurs j'ai vergogne à le dire si platement, jouit au nord-ouest d'un arrière-pays de collines fait sur mesure pour les week-ends ; parsemé de temples, pavillons de chasse, parcs, tombes impériales, très apprécié tant des Chinois que des étrangers, surtout à l'automne au moment des *hong ye*, les feuillages rouges. Pour les Occidentaux, tenus par la limite des dix kilomètres, c'était une échappée. Mon guide de Pékin, Foreign languages press, 1960, décrit ces lieux avec une acuité, une minutie, un respect du passé, des croyances, des dynasties, mettant même l'enthousiasme révolutionnaire au service de la restauration de sites

1. Sauf les imbéciles.

à l'abandon depuis des lustres, bien éloignés de la fureur iconoclaste de 1966 et bien révélateurs des mentalités profondes. Traditionnellement les temples recevaient les voyageurs dans leurs dépendances. De nos jours, les cadres chinois y tenaient volontiers concile, les ambassades louaient pour le samedi et le dimanche. Des serviteurs apportaient d'avance le nécessaire. Les invités arrivaient en autos, étaient répartis par deux dans les cellules, non sans rires et lazzi. La nuit se passait en festin, feu de camp, musique, promenades dans le parc au clair de lune. On regagnait sa cellule, en fonction de son état, et pas nécessairement celle attribuée... Une certaine aube, je me retrouvai dans ma cellule avec dans le lit voisin un correspondant de presse nommé GRIFFITH. Il s'était apparemment aussi mal débrouillé que moi ; notre commune malchance nous fit rire. S'engage une conversation assez spirituelle compte tenu de l'heure et des spiritueux. Tant d'esprit attire les voisins qui s'asseyaient au pied des lits. Nous voilà amis.

À mi-terme, aux vacances de février correspondant au nouvel an chinois, nous déposâmes une demande de voyage. En toute chose, il convient de s'adresser au bureau du personnel de son entreprise, le *bangong shi*. Qui désire se marier doit d'abord obtenir l'aval de ce redoutable relais du parti. Ensuite, à la mairie, il suffit de présenter son autorisation et de s'inscrire sur un registre. Idem pour les voyages. Muni dudit bout de papier, on se rend à la police, qui accorde aisément les zones permises et bien sûr refuse les zones fermées. Quand nous eûmes rodé le système, nous nous amusâmes à demander des zones interdites rien que pour le plaisir de nous les voir refuser ; mais il fallait alors retourner au *bangong shi*, faire une autre demande, la déposer de nouveau à la police, attendre trois jours la réponse ; on perdait des jours de vacances. Un coup, nous demandâmes la Mongolie (intérieure), et revînmes l'après-midi, quand il y avait un autre employé au bureau, demander Shanghai. À la police, le sbire ayant rejeté avec humeur la Mongolie nous lui tendîmes de l'autre main la demande pour Shanghai. Regard noir. Aux vacances de février, donc, nous partons en voyage dans la région du fleuve Jaune. Venant de Nankin, BENÈS nous rejoindrait à Xi'an. Sibylle, plus avancée en chinois et en histoire que les garçons, avait concocté l'itinéraire. Parlant chinois (?), travaillant dans le pays, nous ne voulions pas de guide-interprète. Bon, mais il fallait se faire tamponner par la police à chaque étape et ne pas s'écarter du circuit. Train jusqu'à Taiyuan, capitale du Shanxi, province montagneuse, austère, où l'étranger est de toute rareté ; mais qui possède un temple taoïste très vieux, très beau, très impressionnant, entre de vieux arbres bordant une rivière. Il

fallut bien sûr visiter d'abord l'usine électrique. Nous voici en photo auprès du directeur et de sa suite, ravis de la visite des amis étrangers. Ce Jin si, temple ancestral des JIN, reste le plus attachant de tous ceux que je vis en Chine. Cela, Sibylle le savait et c'est pourquoi elle avait tenu à s'arrêter dans cette ville sans grand attrait, particulièrement en hiver. Encore que... Dans la rue principale j'avise une librairie. J'entre et, complètement inculte, je fis cette demande dont j'ai encore honte à ce jour : *Wo xiang mai yi ben shu, zi da you hua*. Je voudrais un livre, imprimé gros, avec des images. Le libraire pouvait me refiler n'importe quoi. Il me mit en main une pile de fascicules brochés traditionnel, avec de jolies illustrations, 6 yuan. Je ne savais même pas ce que c'était. Le soir, Sibylle me le dit : une édition des Qing du *Liao zhai zhi yi*, de Pu Song Ling, un pur chef-d'œuvre, (admirablement traduit par Giles sous le titre *Strange Stories from a Chinese studio*). Parfois je repense au bon libraire qui à ma balourde demande répondit avec délicatesse, choisit quelque chose de vraiment bien, confiant qu'un jour le diable étranger apprécierait cet ouvrage acquis à l'aveuglette.

En train jusqu'à Xi'an. Il y avait quatre classes : sièges durs, sièges mous, couchettes dures, couchettes molles. Nous prenions toujours les sièges durs et, lorsqu'il fallait passer la nuit, les couchettes dures, pour être avec le populo bien sûr. À l'époque les trains étaient admirablement tenus. Une chose qu'on ne peut dénier au régime maoïste c'est qu'il contraignait les Chinois à la propreté. Les rues constamment balayées, les mouches frénétiquement tapettées, les trains impeccables. Aux stations, des boîtes de repas chauds qu'on vous passe par la fenêtre, pour trois sous ; dans les compartiments, des mugs en porcelaine bleue; au bout du wagon un gros réservoir d'eau chaude où chacun venait tirer, mais les voyageurs apportent leur boîte de thé. À peu près tout établissement qui se respecte dispose dans un coin d'un énorme ballon d'eau chaude, bien calorifugé. Employés, étudiants, détenteurs de petits boulots pépères dans les bureaux, trottaient à travers la cour leur thermos au bout du bras. D'ailleurs ce n'est pas nécessairement pour le thé, encore assez cher, mais l'eau est malsaine, il faut la bouillir. La boisson nationale c'est l'eau chaude. Voilà pourquoi la Chine produit et exporte tant de thermos. (Un oncle que j'aimais beaucoup avait une petite usine de thermos en Belgique ; il eut le nez de la vendre à une grosse verrerie juste avant l'invasion des thermos chinois ; voilà pourquoi je suis particulièrement attentif à la question.) En couchettes dures les compartiments n'ont pas de cloison côté couloir, tout le monde se voit. Nous étions cinq. Évidemment personne n'eut l'audace de venir

sixième, mais quelques-uns nous firent la causette. Surtout lorsque nous fîmes savoir que nous n'étions pas des touristes mais 'travaillions pour la Chine'. Pour couper la longueur du trajet nous faisons à haute voix la lecture de *Zazie dans le métro*, donnant l'impression d'étudier les pensées du président Mao dans notre idiome.

Xi'an nous plut beaucoup. Porte de l'Occident pour la Chine, elle a cet aspect que présentent pour nous les cités d'Orient, ce côté souk, ce grouillement coloré. Pétrie d'histoire, mais cela vous le savez. Nous y retrouvâmes BEAU ; enseignant comme nous mais seul de son espèce dans l'immense et réfrigérant hôtel. Pas étonnant qu'il déraillât un peu. Les antiquités de Xi'an, très bien, mais ce qui nous intéressait surtout c'était la campagne. De nombreuses villes étaient ouvertes aux étrangers, plus difficile était-il de savoir ce qui se passait aux champs. Pour cela, il y avait un moyen imparable, et en plus on gagnait des fiches. C'était de demander à se recueillir devant la maison natale de Mao, dans le Hunan, ou de se rendre en pèlerinage à Yan'an, haut lieu de la résistance tant aux Japonais qu'aux nationalistes. Yan'an était tout de même plus digne d'intérêt. Bien entendu on l'accordait toujours aux étrangers, mais ils s'y rendaient d'ordinaire en avion depuis Pékin. A Xi'an, le bureau de la *luxing shi*, l'agence officielle de voyage, s'empressa d'organiser notre déplacement. Non, il n'y avait pas de transports en commun, il fallait prendre l'avion ou le taxi. Comment ? Pas de bus entre Xi'an et Yan'an, ce haut lieu de la révolution, etc. Hé non ! Les communes populaires se servent de camions à la demande, mais pas de ligne régulière. Le chemin de fer nous conduirait à une quarantaine de kilomètres et là deux taxis nous attendraient. Deux taxis puisque nous étions cinq. Il nous en coûterait cinq cents yuan (dix mois de salaire moyen). Ce n'était pas tellement la somme qui nous dérangeait ; si nous voyagions c'était justement pour côtoyer les gens. Mais devant l'assurance réitérée de l'absence de bus nous finîmes par accepter les taxis. BAUDIN et Sibylle dans l'un (oui, ils s'étaient unis), AMBROSETTI, DUAULT et moi dans l'autre. J'oubliais de dire que notre sortie de la petite gare minière où nous quittions le train, notre défilé dans la rue, coiffés de nos bonnets de renard, surtout celui, grandiose, de DUAULT, suivis d'une foule extasiée, causa une commotion en tout point et une fois de plus digne de la fameuse scène des DUPONT-DUPOND du *Lotus bleu*.

Deux jours de petites routes en pleine cambrousse. On longea un haut tumulus couvert d'arbres, dont les chauffeurs nous dirent que c'était le tombeau de QIN shi huang di, mais à l'époque on n'avait pas encore exhumé

la fameuse armée de statues. Nuitée dans un caravansérail à l'orientale. Le deuxième soir, arrivée dans une médiocre bourgade au creux d'une vallée où coule une petite rivière. C'était Yan'an. Tant de visiteurs s'y pressent qu'il y a bien sûr un bon hôtel. Le lendemain, visite des grottes refuges des héros de la Longue Marche. La vallée est assez large et l'éloignement semble en avoir constitué la meilleure protection. De fait Yan'an fut pris par les nationalistes, puis repris par les révolutionnaires. Nous grimpâmes jusqu'à la pagode qui domine le site ; de là-haut, ce n'étaient que crêtes dénudées après crêtes dénudées aussi loin que portât la vue. À la brune une caravane de chameaux entra dans le bourg. (Il est vrai que j'en vis même à Pékin, oui, parfaitement, voilà comment était Pékin en 1964 ; et quand ce n'étaient pas des chameaux c'étaient des processions de charrettes et de chevaux.) Le soir avant le départ, le directeur de l'hôtel nous fit sa visite de courtoisie. Oui, nous étions pleinement satisfaits de notre séjour. Mais comment un lieu si prestigieux n'était-il pas relié à l'extérieur par une ligne de bus ? Des bus ? Bien sûr qu'il y avait des bus, tout ce qu'il y avait de plus réguliers (effectivement nous en avions croisé deux ou trois en chemin). Oh, pardon, *we must have been misinformed* (j'espère que vous avez reconnu la citation). Nous n'insistons pas pour ne pas lui donner l'éveil et nous promettons de régler nos comptes avec la *luxing shi*. Retour identique à l'aller, deux jours, même caravansérail. N'était l'escroquerie des taxis, le voyage nous plaît bien. Nous ne trouvions pas le temps long ; et puis pour voir de la campagne, on en voyait. Arrivée à Xi'an, scène à la *luxing shi*. Vous nous avez menti ! Il y a des bus ! Tout cela pour nous soutirer des sous (affectant de tout mettre sur le compte de la vénalité) ! C'est que les bus sont bondés et nous avons pensé que des taxis seraient plus confortables. Encore fallait-il nous laisser en décider nous-mêmes. Vous nous avez trompés sciemment alors que nous nous dévouons pour le peuple, *wei le renmin fuwu* ; nous refusons de payer et porterons plainte à Pékin. Nah ! Sachant bien que Pékin ne les désavouerait pas, les *luxing shi* nous laissèrent partir sans payer.

BENÈS nous attendait à l'hôtel et allait nous accompagner jusqu'à Pékin. Nous vîmes la forêt des stèles, les sources chaudes où se baignait YANG guifei, lieu également de l'incident de Xi'an, en 1936, où CHIANG Kai-shek fut retenu par le général ZHANG Xueliang et contraint de reporter l'effort de guerre contre les Japonais et non plus contre les communistes. De là nous prîmes le train pour Loyang. Côté nord, la voie longe des falaises avec des habitations troglodytes. La nouvelle ville de Loyang n'a plus rien à voir avec l'ancienne capitale de l'est. Les seuls points d'intérêt, pour des voyageurs

superficiels comme nous, étaient le temple du Cheval blanc, mais je le trouvai un peu trop léché et moins attachant que mon cher temple de Taiyuan, et les grands bouddhas de Longmen. Photos : en train de manger des nouilles à côté du temple, assommés au pied d'un mur sous le soleil de février, juchés dans le giron du grand bouddha, qui ne semble pas s'en formaliser. Tous ont l'air si jeunes... même moi qui avais pourtant quatorze ans de plus que les autres. BAUDIN a toujours son air sardonique, Sibylle ses manières d'Ariel et ses yeux étirés, AMBROSETTI réjouit, DUAULT enchanté, BENÈS ravi, moi aux anges. Dans les livres, on voit des photographies anciennes de SEGALEN et VOISINS auprès de poussiéreux vestiges. Vous devrez vous contenter d'écoliers des Langues O' sur un bouddha perchés !

De retour à Pékin, après une orageuse explication avec le bureau du personnel et notre refus de payer tant que la *luxing shi* ne reconnaîtrait pas ses mensonges – assertion parfaitement discourtoise – les classes reprirent, et la belle vie de diable étranger dans le bénitier socialiste.

VIOLLET était arrivé peu après tous les autres et avait accepté un poste à Nankin. Après ces vacances de nouvel an, il revint à Pékin, en route pour la France. Il rongea son frein à Nankin, se querella avec la section de français, voulut résilier son contrat et devant le refus de l'université (nos billets d'avion étaient aux frais de la Chine) tomba malade et se fit rapatrier plus ou moins sanitaire. En attendant son départ, nous le choyâmes quelques jours dans un Pékin enneigé. Puis n'en entendîmes plus parler jusqu'à notre propre retour en France, où nous découvriâmes qu'il avait tiré un formidable parti de l'aura du séjour en Chine, aux conséquences non encore épuisées quarante ans après, comme je le raconterai en temps et lieu.

L'exposition française eut-elle lieu la première ou la deuxième année ? Peu importe pour ce que j'ai à en dire. Il vint des hôtes françaises. Réceptions. CHESNEAU dragua une rigolote du nom de Marie-Lou et moi une belle Hortense. Elles logeaient au *Beijing fandian* et nous emmenèrent dans leurs chambres. Côté François, autant que je sache, tout se passa bien, mais je me heurtai, moi, à de la lingerie ou plutôt carapace d'un seul tenant, incontournable et rédhibitoire. « Non, je ne fais pas l'amour le premier jour. » Mais des baisers et dormir enlacés, oui.

Passé le caprice des secrétaires anglaises, passée l'exposition, passé le beau concert de Samson FRANÇOIS (le lendemain matin, il était seul sur le quai de la gare, l'air triste), j'entraï dans un grand désert affectif. AMBROSETTI, DUAULT, du moins au début, ne se débrouillaient pas mieux que moi.

TISSANDIER ne se vouait qu'à la gastronomie et à l'opéra. BAUDIN et Sibylle partageaient avec nous ce qui était partageable, nous évitant la fadeur d'une société uniquement masculine. Le voyage à Yan'an avait encore resserré nos liens. Éprise de BAUDIN, Sibylle se montrait affectueuse envers les trois autres et acceptait de bonne grâce son personnage d'égérie. Elle avait apporté elle aussi des bandes de musique ; par voie d'échange avec les Anglais, nous eûmes bientôt une quarantaine d'heures de classique et de jazz. De SCHÜTZ la cantate *Meine Seele*, le *Laudario di Cortina*, le *Trio op. 101* de BRAHMS... On faisait salon de musique dans leur chambre, on en emmenait en surprise-party. Elle était descendue de l'avion avec son violon et voulait bien en jouer, mais nous dehors, fenêtre ouverte. Russe, chinois, violon, féminine, gracieuse, des inflexions mêlées de gaieté et de mélancolie, des oh ! de soprano ponctuant son discours, sans en être amoureux, je l'adorais. Sa délicieuse compagnie ne nous empêchait certes pas de rechercher des demoiselles mais le paysage manquait d'attrait. L'hôtel de l'Amitié était un panier de crabes, à éviter, même s'il y eut quelques affaires ; les ambassades pourtant de bonne volonté avaient montré leurs limites ; Grace qui nous aimait bien était fiancée dans son pays ; nous voyions peu les boursiers et boursières studieux en leur école ; mais enfin bon, entre les cours donnés et reçus, la chamaille avec les autorités, les invitations des ambassades, un voyage à préparer, une virée à Pékin, la bande des cinq était toujours tout feu tout flamme, avait trouvé son point d'équilibre et de bonheur, même si certains étaient plus heureux que d'autres.

Venons-en à l'agent provocateur. Je ne sais plus lequel d'entre nous tomba sur cet étudiant sympathique. Il nous déclara venir de Xi'an, avoir quitté son institut parce qu'on refusait de s'intéresser à son invention pour améliorer les bicyclettes, vouloir fuir en URSS, et pouvions-nous l'aider ? Il nous accompagna à notre logis. Comme on lui faisait observer le risque à entrer dans cet hôtel de l'Amitié-étroitement-surveillée, il dit s'en foutre et n'avoir plus rien à perdre. Il présenta sa carte d'étudiant au poste de garde et monta avec nous dans la chambre de BAUDIN. Là, il sortit de sa gibecière des dessins industriels auxquels nous ne comprîmes goutte et nous réitéra sa détermination à passer la frontière en fraude. Nous étions bien entendu persuadés d'avoir affaire à l'agent provocateur, aucun Chinois dans son bon sens ne s'avisant de se présenter au poste de garde de l'hôtel sans raison archivable et estampillée, et plutôt à quatre ou cinq en délégation, comme faisaient deux fois l'an nos collègues chinois, que tout seul, qui plus est un étudiant en cavale. D'un autre côté, on pouvait ignorer dans sa ville de

province les usages de la capitale, et s'il n'y avait qu'une chance sur cent que l'histoire fût vraie, quel déshonneur de lui refuser notre aide ! Raison de plus de subodorer une provocation, la méthode consistant précisément à pousser à la faute. Nous priâmes le jeune homme de sortir un moment pour délibérer entre nous. La ligne de conduite s'imposait d'elle-même. Nous lui déconseillâmes fermement de passer en URSS, où les Chinois étaient mal vus, lui assurâmes que son avenir était dans son pays, le pressâmes de retourner à son institut, de plaider la crise morale, considérant que n'importe quelle sanction serait 'moins pire' qu'une vie de paria dans une URSS révisionniste. Et voici 50 yuan pour te donner les moyens de retourner à Xi'an. Ainsi, si c'était un provocateur, il ramenait *sweet nothing* de sa pêche, et si c'était bien un gars en cavale, il demeurerait libre d'utiliser les 50 yuan à sa guise – largement de quoi atteindre la frontière. Cela se passait au printemps. Nous n'entendîmes plus parler de l'affaire jusqu'à quelques jours de l'expiration de nos visas et de nos sorties de Chine, moment ou jamais de grand déballage et règlements de comptes.

À propos de poste de garde, s'y tenaient jour et nuit deux braves soldats/flics débonnaires, sauf qu'ils notaient tout. Toutes les voitures s'arrêtaient pour leur laisser le temps d'identifier les occupants. Les cyclistes se contentaient de désenfourcher au passage. Moi, toujours à la recherche de bonne ou de mauvaise querelle, je passais à vitesse modérée mais sans mettre pied à terre. Après que la garde se fut égosillée des semaines à crier *xia che !* descendez ! je fus comme je m'y attendais convoqué pour la séance de critique habituelle. « Vous ne vous arrêtez pas au poste de contrôle. – Lorsque je vais ailleurs, je m'arrête ; mais ici je suis chez moi, personne n'a à me commander à mon propre domicile. – C'est le règlement et tout le monde doit s'y soumettre. – C'est bien pourquoi je vous ai dit dès le début qu'il ne me convenait pas d'habiter cet hôtel. Je vous prie donc de me procurer un autre logement où je ne serai soumis à aucun contrôle. Je travaille pour la Chine, pour l'amitié entre nos peuples, par conséquent toute forme de contrôle constitue une marque de défiance attentatoire, vexatoire, etc. » J'étais très satisfait de mon petit numéro, méconnaissant seulement que la garde à l'entrée des demeures est aussi vieille que la Chine, entièrement intégrée dans les mœurs (*cf.* la littérature, mais je n'avais rien lu à l'époque) et ne paraît pas plus inquisitoire que le 'prière de dire son nom après dix heures' des immeubles parisiens. Ouais, n'empêche, la révolution socialiste chaussait voluptueusement les savates du vieil empire.

Avec le printemps vinrent les redoutables vents du nord-ouest qui lèvent des tempêtes de sable, obscurcissent le ciel, font souffrir les floraisons, les cyclistes, donnent des migraines, à croire que les hordes mongoles sont de nouveau sur le point de déferler. Mais bientôt la chaleur s'installe, les promenades dans les collines reprennent.

La nuit du premier mai donne lieu à des réjouissances populaires officielles place Tian an men. Chants, danses, notre institut y participait, parmi divers corps constitués (je ne sais s'il venait des particuliers). Par danses comprendre rondes ; il n'était pas question de danser tête à tête. À la dispersion, vers onze heures, j'eus la surprise de voir deux de mes élèves, dont les familles étaient de Pékin je suppose, s'éloigner seules. Je leur fis un bout de conduite, mais ma dulcinée (idéelle), originaire du Fleuve bleu, était rentrée en car avec les autres. J'ignore si les étudiants avaient le droit de sortir. C'était le type même de la question déplacée impossible à poser. S'ils l'avaient, ils n'en usaient guère. Ils ne semblaient pas avoir de bicyclettes et sans doute même pas de quoi payer le bus. Ils étaient toujours en groupe, en étude, en réunion politique. Je n'allai jamais dans leurs dortoirs ni ne sus le fonctionnement de leur existence en dehors des heures de cours. N'y étant pas encouragés, nous faisions celui qui ne cherche pas à se renseigner, qui ne trouve rien de spécial (d'anormal) au régime, ce qui là encore prenait les bureaucrates à contre-pied — du moins nous en flattions-nous. Je n'avais pu, néanmoins, ne pas sentir ma classe froide et réservée certains matins, et l'attribuai au lavage de tête de leurs incessantes réunions, mais j'avais tôt fait de mettre les élèves dans ma poche par ma désarmante gentillesse, l'animation qui régnait en classe, et nous nous quittions à midi les meilleurs amis du monde.

Ainsi, vaille que vaille, passait l'année. Les Anglais donnèrent une surprise-party dans un îlot du grand lac du Palais d'été. Ils louèrent deux, trois bacs, obtinrent l'autorisation pour la nuit entière, apportèrent vivres, boissons, magnétophone à piles ; chacun apporta des bandes, pas mal de jazz, c'était aussi le temps des Beatles... Nous étions une douzaine... Danser la nuit dans un petit kiosque d'un îlot du lac du Palais d'été, au son du New Orleans, paraissait aller de soi et en même temps donnait le délicat frisson de l'insolite. À l'aube nous retraversâmes et les gardiens nous ouvrirent les portes — rien de ce que faisaient les diables étrangers ne pouvait les étonner. Ces Anglais étaient vraiment épatants, je ne le redirai jamais assez. Bons sinologues, bons compagnons, David jouait de la guitare, John de la cornemuse (envoyé en mission à Oulan-Bator, il descendit du

train en sonnant), bonnes flirteuses, humour et *understatement*, sans ce rien de protocolaire et de raide dont les Français ne peuvent jamais se départir, excepté les Colombel. Aux pique-niques leur chargé d'affaire, HOBSON, portait un pantalon de flanelle pourri, et lorsqu'ils jouèrent une *pantomime* il tint le rôle du cuisinier. La *pantomime*, pour ceux qui l'ignorent, se joue traditionnellement à Noël (ce devait donc être le Noël de la deuxième année) et se prête à fantaisies et chansonnettes. Ils montèrent l'histoire de *Dick Whittington et son chat*, qui s'embarqua dans la marchande et devint lord-maire de Londres, la truffant d'allusions peu diplomatiques. Saisie d'émulation, l'ambassade de France voulut elle aussi monter une pièce. Ils choisirent *les Mains sales* (léger!) et ne vinrent jamais à bout de la représenter. Le soir du jour de l'an (européen), invités à l'ambassade, notre taxi tombe en panne. De la nuit glaciale surgit une MG décapotée. John se dresse en kilt, par moins quinze : « *Can I help you?* » Et nous conduit à la réception décapotés-gelés. Nombre de journalistes logeaient au *Beijing fandian*, entourés des attentions du personnel toujours égayé par les excentricités des *da bizi*, les longs nez. Les correspondants permanents noyaient au bar leur spleen de ne disposer que des informations fadasses fournies par Xinhua. Les retours de soirée se terminaient parfois dans la chambre de GRIFFITH. A trois heures du matin, il commandait une soupe chinoise ou des nouilles, et cela arrivait dans les minutes — un hôtel stylé ignorant la révolution, ce qui eût été mal vu de la gauche parisienne mais en Chine constituait un réel soulagement.

Aux vacances suivantes, je ne sais plus lesquelles, j'allai, seul, à Nankin, Hangzhou, Suzhou, Shanghai, circuit classique. J'étais content de revoir BENÈS, MAHAUT, PÂTUREAUX, Gisèle. Un ou deux autres aussi arrivés par la suite et que je ne connaissais pas. Tous logeaient dans une belle propriété, l'ancienne ambassade de Grande-Bretagne quand Nankin était capitale. En septembre 2004, BAUDIN suggéra de célébrer les quarante ans du voyage. Nous nous retrouvâmes quatorze au restaurant chinois, certains qui ne s'étaient plus vus depuis... Dans la lancée, BENÈS vint quelques jours chez moi, en Bretagne. Je lui offris de contribuer à ces mémoires. Je ne sais s'il le fera. En attendant et en résumé : Le manuel de français étant nul, ils obtinrent non sans âpres débats d'établir semaine après semaine une méthode vivante. La chose leur fut facilitée par l'absence de maoïstes belges et la présence d'un doyen éclairé. Ils ne se déplaisaient pas à Nankin (une des quatre fournaises de Chine pourtant) d'où ils rayonnaient facilement dans la riche et vivante région du bas Fleuve bleu. Cette colonie restreinte

pouvait devenir difficile à vivre ; ils n'en honorèrent pas moins leur contrat de deux ans, alors qu'à Pékin tous les professeurs quittèrent au bout de l'an (pour Tissandier je ne me souviens plus) ou virèrent boursiers. Pour de plus amples développements voir BENÈS. Hangzhou ne me retint que par le célèbre lac bordé de saules pleureurs. Shanghai me plut beaucoup moins que Pékin, à l'exception du non moins célèbre salon de thé sur l'eau relié à la rive par un pont en zigzag. Mais Suzhou... Ah! Suzhou... On ne dit pas pour rien 'En haut le ciel en bas Suzhou'. Les filles y passent pour les plus belles de Chine. A défaut d'autre chose il n'était pas interdit de regarder.

En fin d'année scolaire nous fîmes savoir que nous interrompions nos contrats (de deux ans), ce qui nous fut accordé sans difficulté, peut-être l'institut avait-il soupé de nous. Dans les derniers jours, il fallut noter les élèves. Je notais toujours entre 3+ et 5- avec bienveillance mais sans favoritisme, même si j'avais des chouchous (cachés). Le meilleur, 5-, était le petit WANG, celui qui apprenait le dictionnaire, un petit gars du sud, futé et qui n'en croquait sûrement pas. Mon chouchou était un garçon du Sichuan, au visage et au sourire nettement tibétains, qui avait le plus grand mal à apprendre et que (nullard moi-même) j'encourageais avec des 3+ et 4-. Entre les deux, la classe se répartissait entre 4 et 4+. LI, celui qui avait la mine du futur cadre, était appliqué bien sûr, comme ils l'étaient tous, mais prononçait moins bien que WANG, je lui mis 4+. Quand me revint la feuille de notes à signer, est-ce que LI n'avait pas été classé avant WANG ! Non mais de quoi ! Qui se permet de modifier mes notes ! Profond embarras des collègues chinois : il *fallait* que LI soit premier, il *fallait* que je le comprenne et l'admette. Eh bien non ! c'est moi le professeur, c'est moi qui note, et je rétablis la liste à la main, laissant les collègues se dépatouiller avec le parti. Puis, rituellement, la section nous invita à un repas d'adieu. Sachant qu'on nous remettrait des cadeaux, nous passâmes préalablement au restaurant déposer quelques paquets. C'étaient des livres, en triant les meilleurs, ceux du Quai que la section avait refusés. À la fin du déjeuner, après les toasts à l'amitié entre nos deux peuples et au moment où on nous remettait les cadeaux, crac ! nous tirons nos paquets de derrière la porte et les collons dans les mains encore ouvertes. S'ils refusaient nos cadeaux, nous refusions les leurs. Force leur fut de les accepter, quitte à s'en débarrasser au plus tôt.

L'approche de la fin de l'année scolaire amena aussi plusieurs règlements de comptes. D'abord notre différend avec l'agence de voyage de Xi'an. Le préposé aux Français, celui à qui nous avions affaire, qui nous versait notre paye, nommé WANG, surnommé Belles Dents, était revenu plusieurs fois à

la charge, et nous nous déclarions invariablement prêts à payer si la *luxing shi* reconnaissait avoir menti. Dilemme. Reconnaître un mensonge n'était pas dans la culture du parti, perdre du bon argent n'était pas dans la culture chinoise. Outre la perte de face. Mais devant la force de notre position, WANG belles dents finit par admettre que certes, en effet... mais c'était par souci de notre confort. Encore eût-il fallu nous laisser en décider nous-mêmes ! (Décider soi-même, notion inconnue.) Et nous lui allongeâmes les 500 yuan mis de côté à cette fin. Ensuite, à propos de je ne sais plus quelle bisbille, voyant que nous tenions pied et renvoyions balle pour balle, WANG finit par lâcher son arme secrète : « Et puis, vous avez aidé à fuir de Chine un agent de l'ennemi qui fut arrêté à la frontière. » Accusation grave on l'imagine. Nous, pas démontés du tout : « Puisque vous êtes si bien renseignés, il a dû vous dire que... » Et de lui répéter tout ce que nous avions dit au jeune étudiant, comme je l'ai écrit plus haut. *And how do you like that!* Sur le coup, nous ne doutâmes plus de la thèse de l'agent provocateur, mais à la lumière des troubles de la révolution culturelle je réalisai que derrière la façade d'ordre et d'extrême surveillance policière de l'état socialiste régnait une immense pagaille et qu'il n'y avait aucune impossibilité que des jeunes gens fussent effectivement en cavale et que l'inhumanité du système en poussât certains à risquer leur va-tout aux frontières. BAUDIN eut son entretien personnel : « Vous abritez quelqu'un dans votre logement, ce qui est contraire au règlement de l'hôtel. » Le scandale ne durait jamais que depuis une année scolaire, mais là encore les autorités auraient cru perdre la face de le laisser quitter le pays sans rappel à l'ordre. Conciliabule : « Tu n'as qu'à leur dire que ta situation de famille a changé. Point. » « Ma situation de famille a changé », déclara-t-il à la réunion suivante, faisant son censeur pic, repic et capot.

Je tire souvent gloriole de nos démêlés avec nos amis chinois ; c'est que leur système était rodé pour les expatriés politiques placés sous leur coupe et pour les visiteurs de passage ; mais nous, unis, impavides, sûrs de nos arrières, balbutiant la langue, forts de notre réel attachement à la Chine, ils ne savaient par quel bout nous prendre et leurs trucs habituels glissaient sur les élèves des Langues O' comme sur les plumes d'un canard ; confortés qui plus est dans leurs mauvaises manières par la haine sensible, épaisse, à couper au couteau, du peuple pour la classe dirigeante, le parti-patron, ces *ganbu*, cadres, sirotant leur thé dans des bureaux tièdes avec le *Renmin ribao* sur la table, tandis que les autres trimaient. Ce que les Chinois ne pouvaient se permettre, nous nous serions crus déshonorés de ne pas user

de notre quasi-immunité d'étrangers pour le faire en leur nom, les venger si peu que ce soit, et que ces cadres honnis perdent un tant soit peu la face. De leur côté, les Chinois aimèrent ces Français déconneurs, irrévérencieux, qui se donnaient du mal pour apprendre la langue, traînaient partout, et leur apportaient un peu d'air. Plusieurs prirent de gros risques pour communiquer ce message urgent : *Ne croyez pas ce que vous voyez. Nous ne sommes pas les idiots qu'il semble. Nous avons un cœur et une âme.* Le message fut reçu et transmis. Un pacte à la vie à la mort était signé. Certes, de grands sinologues avaient auparavant noué avec la Chine des liens de profonde intelligence ; mais en des temps politiques, mais en prenant congé l'année suivante de leurs amis parmi les brasiers de la révolution culturelle, les futurs membres de la future Bibliothèque asiatique ajoutaient à la tradition sinologique une dimension déchirante et fraternelle.

Un peu grandiloquent, mais je tenais à le dire, et puis c'est vrai. Bon, revenons-en à la fin de l'année scolaire 1964-1965. Les vacances amenèrent des vacanciers, enfants, parents, amis de diplomates, occasions de nouvelles surprises-parties, tandis que nombre de résidents retournaient en France. Pour la garden-party du 14 Juillet, je m'étais fait faire un costume de toile blanche genre colonial et j'apparus au bras de Sibylle, fier comme si c'était avec moi qu'elle sortait. Sibylle, BAUDIN, Grace, DUAULT, les DUNOIS, partaient sans idée de retour ; certains par le transsibérien. Camille, AMBROSETTI, CHESNEAU, comptaient revenir. Ceux de Nankin restaient sur place. Moi, je ne voulais pas rentrer, sachant qu'en France je serais happé par des responsabilités d'adulte et ne reviendrais pas. Je me proposais de demander une bourse pour l'année suivante et d'aller en attendre l'attribution à Hongkong. J'avais jusqu'à la fin août, expiration de nos visas, pour sortir de Chine.

De Canton un train conduit au petit pont qu'on franchit à pied pour prendre un autre train menant à Hongkong. A Hongkong le brav' capitaine BROSSOLLET, notre condisciple des Langues O', et sa ravissante épouse Marie-Salsa m'accueillaient en attendant que je me retourne. Ils demeuraient dans les hauts de Victoria parmi les Anglais. Je n'en abusai pas et emménageai vite à Kaoloon dans une *guest-house* à 1 US dollar par jour. Après l'austérité socialiste, Hongkong, il faut le reconnaître, avait de quoi surprendre. J'y vécus un mois, la plupart du temps sous la pluie, sinon dans la chaleur humide. Mes moyens limités ne me permettaient que des occupations bon marché. Exclues donc les courtisanes. Pourtant j'en voyais, ou que j'imaginai telles, tentantes dans leur robe fendue, s'exprimant dans un

anglais nasillard où revenait le mot *money*. Sur le conseil de BROSSOLLET, j'allai une ou deux fois dans un *bal-room* où l'on louait des hôtesse au quart d'heure. « Laquelle voulez-vous ? me demanda le barbeau. – Une qui parle mandarin. » Ainsi j'avais ma leçon de chinois. Mais en général je me promenais, visitais, allais à la plage — n'étais-je pas en vacances ? Les librairies étaient les mêmes qu'en Angleterre, Penguins, etc. Je lus plein de Peter CHENEY à la plage. De là datent mes grands progrès en anglais. Il a une langue brillante et m'a appris quantité d'expressions que je replace avec gourmandise. Malheureusement, c'est un mystère, alors qu'on en trouvait des rayons entiers, il a complètement disparu des librairies. Je n'avais pas grand monde à qui parler. À *Repulse Bay* où je pris mes habitudes venaient quelques rares mamans anglaises et leurs enfants, mais je n'osais leur adresser la parole n'étant pas *introduced*. Parfois tel ou tel jeune homme chinois venait s'asseoir sur le sable, solitaire, en uniforme d'employé de Hongkong, pantalon noir de costume, chemisette blanche, cravate noire, l'air malheureux et ne se baignant pas. Ceux-là me parlaient volontiers, en mauvais anglais ; je leur répondais aimablement, mais j'eusse préféré des filles. BROSSOLLET m'emmena visiter Aberdeen. À l'appontement, attendaient des sampans ; on circulait entre des rangées de sampans, comme autant de rues. Le sampan faisait à la fois domicile et véhicule. Une rangée égrenait les bateaux fleuris, des dames se tenaient assises à l'arrière. Après qu'un monsieur eut passé de son sampan à celui de la dame, une légère ondulation se propageait à la rangée entière. Le sampan dans lequel BROSSOLLET et moi avions pris place était mené par une grand-mère et sa petite-fille dans les quinze ans. Elles nous conduisirent inévitablement de ce côté-là, mais quelle qu'eût été mon envie je ne serais pour rien au monde passé dans le sampan d'amour tandis que grand-mère et petite-fille attendraient. Au cours de mes promenades je revins souvent à Aberdeen. J'admirais la propreté de ces barques où vivait une famille entière, le beau poli du bois sous les pieds nus, la grâce des femmes dans des pyjamas à fleurs, leur sûreté de pied sur les embarcations dansantes. Sous les tropiques la nuit tombe de bonne heure ; alors j'allais au cinéma. Ce n'était pas cher et il y avait d'habitude deux ou trois films à la suite pour le même prix. Surtout des films d'arts martiaux, magiciens, taoïstes, jeunes filles martiales. Ces histoires transportaient la salle d'enthousiasme et me plaisaient autant qu'aux autres.

J'allai deux jours à Macao. En ferry, quelques heures parmi les îles. L'embouchure de la rivière des Perles est plus large et complexe qu'on ne croirait. Macao me plut tout de suite. Décadente, complètement portugaise,

églises, placettes ombragées, et complètement chinoise, tripots, claquements d'os du majong montant des maisons. Nombreux métiers, aucune morgue. Atmosphère si différente de Hongkong que c'en est pas croyable.

À mon retour à Hongkong je commençai à me soucier de ma bourse. DUAULT à Paris veillait au grain. La commission des bourses avait examiné les demandes en juillet. De la bande des cinq, deux étaient candidats. Or l'ambassade, où nous ne croyions avoir que des amis, émettait avis défavorable (à cause je suppose de notre litige avec la *luxing shi*, 'ils ont refusé de payer des taxis'). L'anticommunisme de RUHLMAN nous sauva. « Nous n'avons entendu qu'un son de cloche, dit ce vertueux (drivé par DUAULT). Peut-être faudrait-il mieux se renseigner... » Les deux bourses furent mises en attente jusqu'à la rentrée. À la rentrée, tout le monde avait oublié, les deux bourses étaient disponibles, RUHLMAN ou quelque autre bonne âme inscrivit nos noms. DUAULT m'envoya un télégramme : *bourse accordée*. Au seul vu du télégramme la *luxing shi* Hongkong me délivra un visa d'un an. Je revins à Pékin en train, me rendis à l'institut des boursiers, face à celui où j'enseignais l'année précédente. Exhibai mon télégramme. « Ah ! vous n'êtes pas sur ma liste. – C'est une erreur, car la bourse m'est accordée. – Désolé, vous ne pouvez entrer, vous n'êtes pas sur la liste. » Il me fallait réfléchir vite. Si je n'étais pas admis à l'institut que deviendrais-je à Pékin ? Je m'allongeai en travers de la porte et déclarai : « Je suis boursier. Je ne bougerai pas d'ici tant que l'erreur ne sera pas reconnue. » Je savais que je risquais l'expulsion. En Chine, la grève, protester, se coucher en travers des portes ne se fait pas. Le cerbère s'absenta un bon moment ; je demeurai stoïque ; il revint ; les téléphones avaient fonctionné de bas en haut et de long en large. L'ambassade m'hébergeait chez GUILLERMAZ (merci général) en attendant que l'affaire s'éclaircisse. En quelques jours tout s'expliqua : l'institut ne détenait que les noms de ceux qui venaient de France. J'étais le seul à me trouver sur place. J'intégrai l'institut, ouf ! Rejoignis les autres boursiers, certains de l'année précédente, certains nouveaux, retrouvai Camille, AMBROSETTI. La première année, les élèves y apprennent la langue à haute dose ; la deuxième année ils se spécialisent. Les étudiants des pays de l'est, surtout Roumains et Albanais, accomplissaient en Chine des cursus complets, même médecine, un garçon albanais faisait même météorologie. Les capitalistes étaient plus académiques. Que voulez-vous étudier ? Camille dit : histoire. Moi : littérature. Parfait, vous allez donc à Beida, qui en section d'histoire, qui en section de littérature. Considéré comme deuxième année mais sans avoir subi le gavage de première année,

je me retrouvai donc dans ma spécialité parmi les étudiants chinois, ce qui était bien et mal. Beida, c'est comme intégrer Normale Sup. Les meilleurs étudiants (Critères académiques ou politiques ? Les deux sans doute.) y étaient envoyés de toute la Chine. Les étrangers occupaient deux bâtiments côte à côte, un pour les filles, un pour les garçons ; il y avait de tout, des Japonais, des Coréens, des Roumains, des Albanais, il vint même des Russes ; les chambres vacantes étaient attribuées à des Chinois, surtout côté filles, ce qui permettait aux unes de satisfaire leur curiosité de la lingerie des autres. Nous suivions donc les mêmes cours que les Chinois, avec en plus des cours de langue à notre niveau — les seuls dont je tirai profit, les autres me passaient bien au-dessus de la tête. Certes j'étais content d'observer enfin un milieu authentique, parmi de vrais étudiants et d'éminents professeurs, mais je ne comprenais pas deux mots de ce qui se disait. Dans la chambre en face de la mienne, je retrouvai FRUTIGER, un Suisse, qui était avec nous en première année de Langues O', puis était parti en Chine où il entamait sa troisième année. Il faisait aussi littérature, mais lui comprenait le professeur. Je me mettais à son côté et il me glissait charitablement un mot d'explication.

Ce n'était plus l'hôtel de l'Amitié ; la vie s'organisait sur de tout autres bases. J'avais perdu ma bande, la chère Sibylle, et ne savais trop ce qu'ils devenaient en France. Le nouvel arrivage comptait quelques types intéressants, mais aucune fille dont m'amouracher. AMBROSETTI s'était rapproché d'une demoiselle Mathilde dans l'avion, avait préféré rester à l'institut d'apprentissage de la langue avec elle, et ils se marièrent à l'ambassade ; en janvier sous la neige, '*par cette journée virginale*', se plut à dire l'ambassadeur. Les relations avec les diplomates étaient toujours bonnes, mais fort satisfaits d'être à Beida nous nous resserions sur notre nouveau territoire sans aucun regret pour les aménités et les émoluments des postes de professeur (nos remplaçants n'étant pas Langues O', nous ne cherchâmes pas à les connaître). Les petites chambres comportaient lit, penderie, table et chaise, rayonnage ; les capitalistes étaient un par chambre, les socialistes deux, les Chinois quatre ; douches et toilettes au bout du couloir. La bourse, 80 yuan, nous situait encore bien au-dessus du salaire moyen. J'achetai un couvre-lit, une natte, une plante, pour donner un peu de chaleur à la pièce, où nous prîmes l'habitude de nous réunir. D'autant qu'à Hongkong j'avais ouvert un compte en banque et passé un accord avec JARDINE pour me faire envoyer régulièrement Nescafé, marmelade, thé, shampooing. Pourquoi du thé ? Il était rationné mais je

reconnais que c'était bête. Le nescafé chinois, mieux vaut ne pas en parler. Le shampoing ? Eau de riz au petit déjeuner et les shampoings chinois sont les deux particularités locales auxquelles aucun de nous ne put jamais se faire. La première année nous nous en faisons envoyer par MARTINOT, qui nous appelait Hégorgeurs. De Hongkong j'avais également rapporté une machine à écrire et un beau magnétophone car, en partant, BAUDIN et Sibylle m'avaient gentiment laissé toutes leurs bandes de musique. Le café d'après déjeuner se prenait donc dans ma chambre ; ou bien nous nous transportions chez Camille, chez les filles. Elle ne s'était pas trop soucieuse de décoration mais les doctes ouvrages ouverts sur sa table et son lit créaient l'ambiance. Nous n'étions donc plus qu'entre boursiers : BOBET et Céline, BOBET étudiait le cambodgien, ce qui lui faisait apprendre le chinois par la bande², Céline prononçait très bien le pékinois, ils plongeaient ensemble dans le Pékin profond ; THEILLARD et CHARDIN, qui faisaient équipe, jeunots, timides, mais appréciés de tous ; DÉSIRIEUX, linguiste, droit, vif, intelligent — sa mort récente m'a désolé —, la mode était à la linguistique, nos professeurs voulaient à tout prix y plier le chinois, ils nous faisaient établir des tableaux, je n'avais pas fini de tracer mes cases que DÉSIRIEUX avait déjà rempli les siennes ; COLLOT qui en cours commençait ses phrases par 'dans la rue je rencontre une jolie fille, *yi ge piaoliang de guniang*' ; quelques filles et garçons encore, un groupe animé. Avec les étudiants étrangers nous étions en fort bons termes. Coréens (du nord), Roumains, Albanais, Mongols (extérieurs) avaient tous mauvais esprit. Si certains Occidentaux, à l'hôtel de l'Amitié, étaient mao-lèche-cul, j'atteste que je n'en rencontrai jamais un seul parmi les ressortissants de l'Est. La dizaine de Russes se partageaient entre une majorité de butors méprisant la Chine, dont on pouvait se demander ce qu'ils foutaient là, et deux sinologues, RIFTINE et ... j'ai oublié le nom de l'autre, eux alors très bien, très forts, très bosseurs, avec qui les relations se poursuivent de nos jours. Impayables, les cinq ou six étudiantes mongoles extérieures. Peu favorisées mais joviales, sauf une, merveilleuse, que nous nommâmes Brigitte BARDOT, elles menaient une java d'enfer avec les ambassades de l'Est et revenaient pompettes en se tenant par le bras et chantant dans la nuit. Des étudiantes chinoises réveillées dans leur sommeil et les jalosant sans doute les traitèrent de chiennes. Incident diplomatique, les Chinoises durent s'excuser et déclarer que les Mongoles n'étaient pas des chiennes. Débarquèrent une dizaine d'Algériens. De crainte de confrontation violente entre colonisés et colonisateurs les autorités les

2. Lui aussi nous a quittés, vraiment un type chouette.

logèrent le plus loin possible de nous, à l'autre bout de Pékin. Qui croirait qu'à peine apprirent-ils la présence de Français, surtout de Françaises, ils se précipitèrent pour fraterniser ! A la question rituelle : que désirez-vous étudier ? ces farceurs avaient répondu : le cinéma. De sorte qu'ils intégrèrent l'Institut du cinéma et passaient leurs journées avec des starlettes (ainsi du moins le fantasmions-nous), et nous ne les vîmes plus. Un seul voulait étudier l'Histoire. Celui-ci, Siwitt ARAY de son nom de plume, devint un ami très proche de notre bande. Par la suite il nous rejoignit à Paris, fonda une revue *Paris-Pékin*, qui n'eut que deux ou trois numéros, écrivit un livre sur les Cent Fleurs, mais personne ne peut me dire ce qu'il est devenu. C'était, c'est, un excellent esprit ; en Algérie, avant Pékin, il était déjà professeur d'arabe littéraire à dix-sept ans. Outre un humour ravageur.

Beida nous plaisait infiniment. Si nos logements et autres locaux utilitaires étaient quelconques, cette brique grise qu'on voit partout à Pékin, les bâtiments d'apparat et le parc étaient très beaux. Tout au fond, dans une maisonnette, vivait un vieil Américain, mémoire de la présence occidentale (son nom m'échappe), que je n'osai déranger dans sa retraite, mais je crois que Camille s'entretint avec lui. Elle pourra vous en parler. Mais autant que Beida et son parc me plaisait le village de Haidian, situé derrière. Aujourd'hui c'est paraît-il une Silicon valley ; à l'époque c'était un vrai village de campagne adossé à Beida ; on le gagnait par une sortie arrière. Il n'y avait qu'une rue, deux boutiques, deux restaurants, l'un ne servant que des raviolis, l'autre que des nouilles. À midi, nous, les Français, déjeunions, plutôt bien, à la cantine des étrangers³ ; et voyions les Chinois manger un bol de riz avec trois bouts de légumes et un *mantou*, petit pain cuit à la vapeur, lourd et insipide. Mais presque tous les soirs, et presque toujours seul, j'allais dîner à Haidian, histoire de changer d'air. Je déteste les raviolis, j'adore les nouilles. Les restaurants les fabriquent sur place. La pâte étalée sur une table, de couleur bise, est tailladée au couteau. Elle rissole avec des oignons et du lard dans ces poêles chinoises à fond bombé faites pour s'encastrent dans les cuisinières à charbon. On les sert toutes noires, savoureuses. J'entre, je lève quatre doigts puis deux doigts. À savoir : quatre *liang* de nouilles, deux *liang* d'alcool (en Chine tout se pèse, même les œufs). Évidemment, à ce régime je ne faisais pas de grands progrès en conversation mais c'était un gag d'habitué qui réjouissait les cuistots. Les autres clients n'hésitaient pas à échanger quelques mots de

3. Parmi eux, une dame professeur d'allemand, de grande distinction, la mère d'Inès notre enseignante et amie de Jussieu.

plaisanterie. J'étais content comme tout. Parfois tels ou tels me rejoignaient depuis Pékin. Plusieurs fois deux *liang* de *bai jiu*. Sortie parfois agitée dans les champs de Haidian la nuit.

FRUTIGER avait carte blanche de son ambassade pour acheter des ouvrages, ultérieurement destinés à l'université suisse. Ils s'accumulaient dans sa chambrette jusqu'au plafond, sur deux rangs, et il ne cessait de réclamer de nouveaux rayonnages au vieux concierge, un brave type. Étant voisins, nous parlions. Déjà aux Langues O', en 62-63, j'avais remarqué sa qualité d'esprit. Par des Chinois admis à fréquenter l'ambassade suisse, il avait rencontré une jeune doctoresse aux pieds nus (médecins faisant leurs études en trois ans pour être plus proches du peuple ; ces études courtes étant souvent une sanction cachée contre les étudiants d'origine bourgeoise) ; amour réciproque, ils voulaient se marier. Se marier avec une Chinoise était pratiquement impossible (*a challenge*). Mais la Chine entretenait à Berne une ambassade importante et de grande utilité ; elle ménageait les ressortissants suisses et n'en usait pas avec eux avec sa brutalité coutumière dès qu'il s'agissait d'une liaison entre diable étranger et Chinoise. (Je n'eus pas connaissance à l'époque de cas inverses, mais je connus par la suite des Françaises ayant épousé des Chinois, avec apparemment moins de difficulté.) Il fallait néanmoins déployer beaucoup d'habileté, de ruse, de tact, et jusqu'au bout la jeune personne fut soumise à de fortes pressions, demeura en grand danger. FRUTIGER me tenait au courant de la conspiration ; nous élaborions des tactiques... Le mariage se fit. Je ne la vis jamais à Pékin, mais ils vinrent à Paris en 68 et ma famille se fit un plaisir de les loger un an dans une chambre dont nous disposions à côté de la Sorbonne (ils furent aux premières loges en mai), que je n'occupais pas moi-même à l'époque, squattant dans la librairie MARTINOT. Les gens ont tendance à se fréquenter à niveau égal ; demeuré crasse en chinois je perdis le contact avec eux et le regrette car je les aimais bien.

Un jour je fus abordé, au parc de Bambous pourpres, par deux étudiants. À défaut d'amies chinoises, des amis chinois étaient les bienvenus. Ces garçons étaient extrêmement désireux d'entrer en rapport avec des étrangers ; d'ouvrir leur âme en dehors du carcan du parti. Notre entente fut instantanée, nous sûmes d'instinct qu'il ne s'agissait pas d'agents provocateurs. 'Nous', car je les fis vite connaître à Camille et à un ou deux autres. La soif d'échanges était mutuelle ; mais il fallait se montrer prudent. On se retrouvait au lac du Palais d'été ; chaque partie louait une barque et se dirigeait vers le fond. Puis les deux barques se croisaient ; de loin on ne

pouvait discerner si elles étaient distantes ou bord à bord. On s'épanchait fébrilement. Il ne fallait pas que cela se prolonge. Nous leur fîmes quand même entendre les Beatles sur un petit magnétophone. L'un, QIAN Huimin, était en français, l'autre, HU Yizhi, en espagnol, mais pas dans notre institut. Fils tous deux de hauts cadres culturels proches du manche, au fait des arcanes du pouvoir, inutile de dire si Camille était ravie. Curieux de ce que pouvait être la vie des familles aisées (on ne côtoyait à Pékin que de braves gens mais manifestement pauvres), je ne me permettais cependant pas de les questionner et il n'était évidemment pas question d'être reçus chez eux. Sur le régime, ils s'exprimaient volontiers : Les Cent Fleurs étaient encore dans tous les esprits ; la famine de 62-63, toute récente ; la disgrâce de PENG Dehuai les privait du seul dirigeant digne de confiance. Nous attachions le plus grand prix à ces conversations à cœur ouvert, sans soupçonner le prix que nos deux amis paieraient.

Aux beaux jours, la colonie étrangère se rendait volontiers au bord de la mer, à Beidaihe. Je ne tenais pas à me retrouver parqué sur un bout de plage pour amis étrangers et m'abstins d'y aller. Mais il y eut, du diable si je me souviens de quand et avec qui, un petit voyage dans le Shandong. Qingdao, ancien comptoir allemand aux maisons ; de même Jin'an, la ville des fontaines ; Qufu, patrie de Confucius. Qufu n'était guère couru, Confucius étant tenu en suspicion ; nous étions les seuls occupants d'une résidence joliment fleurie. Pourtant la cité était à l'ancienne, avec murailles de torchis, temple peuplé de grues, immense cimetière de la famille KONG. Il ne semblait pas y avoir, comme ailleurs, de limite pour les étrangers. Je sortis seul dans la campagne, marchant résolument dans la même direction, regrettant de ne pas disposer de plus de temps pour voir jusqu'où pousser le jeu. Un paysan accroupi dans un champ me fit signe de m'asseoir à son côté et me tendit la pipe qu'il fumait — ces longues pipes à tout petit fourneau. « Où habites-tu ? — À Pékin. — Ah ! c'est pour cela que tu ne parles pas comme nous. »

[à suivre...]

Un agent russe dans l'Himalaya au début du XIX^e siècle

Le vétérinaire anglais William MOORCROFT (1767-1825), directeur du plus grand haras de l'Inde en son temps, celui de Pusa, en Bihar, avait entrepris à ses frais, fin octobre 1819, un long voyage qui, à travers l'Himalaya occidental, devait le mener jusqu'à Boukhara, alors capitale d'un khanat indépendant. Il était parti de Bareilly en la compagnie de quatre personnes, à savoir : le dessinateur George TREBECK, chargé de faire les relevés topographiques et de dresser les cartes; le pharmacien George GUTHRIE, chargé de confectionner des pilules laxatives à distribuer en guise de bonbons aux indigènes rencontrés en cours de route et aussi en tant que chasseur invétéré, d'approvisionner la compagnie en viandes fraîches ; le secrétaire-interprète cachemiri Mir IZZET ULLAH, factotum de l'expédition ; enfin le militaire afghan Ghoulam HYDER Khan, modèle de dévouement et de fidélité, chargé de la sécurité et de l'intendance.

Après une longue marche à travers les petits États montagnards du Mandi, du Koulou et du Lahoul, dans la chaîne du Grand Himalaya, ils étaient arrivés au Ladakh par le col de Baralacha, à 4650 mètres d'altitude, non sans causer une vive émotion au gouvernement local qui avait d'abord cru voir en la petite cohorte s'appêtant à descendre dans la vallée du haut Indus l'avant-garde d'une armée d'invasion. Finalement, après quelques tractations rendues difficiles par l'ignorance où tout le monde était du tibétain, MOORCROFT était quand même parvenu à Leh le 24 septembre 1820. Cette petite bourgade d'à peine quatre mille habitants, entièrement ceinturée à l'époque de remparts et de tours défensives, était alors la capitale d'un royaume indépendant qui consentait, pour avoir la paix, à payer chaque année un tribut symbolique à ses deux puissants voisins, le maharadjah du Pendjab RANDJIT Singh, maître du Cachemire depuis 1819, et le souverain du Tibet, le DALAI Lama, alors un enfant de quatre ans.

Avec l'aide de l'habile et astucieux Mir IZZET ULLAH, toujours plein de ressources et jamais à court d'arguments irrésistibles, et l'appui bienveillant des quelques amis qu'il a su se faire entre temps, l'Anglais finit par vaincre

la méfiance du Premier ministre ladakhi T_{SHEWANG} Dhondoup (*Ts'e-dban-don-grub*) qu'il appelle curieusement dans son journal de route T_{SIVA} Tandu. Il en viendra même à passer avec lui un projet de traité d'alliance qui aurait dû faire du Ladakh une principauté vassale de l'Inde anglaise. Mieux encore, il a été reçu en décembre 1820 par le roi T_{SHEPAL} Dhondoup (*Ts'e-dpal-don-grub*), de la dynastie des NAMGYAL (*rNam-rgyal*), ainsi que par la reine BEGUM Wangmo (*Bhe-kim-dban-mo*), et il a noué avec cette dernière des relations amicales qui lui furent par la suite fort utiles.

C'est dans ces circonstances que le Premier ministre, au cours d'un entretien privé, montre à MOORCROFT une lettre en provenance du tsar de Russie Alexandre I^{er} Pavlovitch ROMANOV. Elle est de la main du comte Karl-Robert VON NESSELRODE, son ministre des Affaires étrangères depuis 1816 et son plus intime confident. Cette lettre, adressée de Saint-Pétersbourg le 17 janvier 1820 au roi T_{SHEPAL} Dhondoup, lui a été apportée personnellement par un mystérieux personnage dénommé Agha MEHDI Rafail. Officiellement, il s'agirait d'ouvrir le Ladakh au commerce russe en suscitant de nouveaux courants d'échanges, alors que jusque là le commerce du petit État himalayen s'est borné au transit des productions de ses voisins immédiats : Tibet, Cachemire et Turkestan oriental. En raison de sa position géographique, il est, en effet, un intermédiaire obligatoire pour le trafic du sel, du borax, et surtout de la laine de chèvre pachmina, destinée à la fabrication des célèbres châles du Cachemire. Ces matières premières proviennent essentiellement du Changthang (*Byaht'an*), la région la plus occidentale du Tibet, autour des marchés de Gartok (*sGar-t'og*), de Routok (*Ru-t'og*) et de Tashigong (*bKrašis-sgañ*).

En fait, le Ladakh est un pays en très grande partie désertique, sans véritables ressources, en raison de son altitude élevée, supérieure partout à 3500 mètres, de son climat extrême, de la pauvreté de ses terres, inexploitable sans irrigation constante, et de la faiblesse de son peuplement : il ne compte que 150 000 habitants. Le prétexte invoqué par le gouvernement russe est donc dérisoire : le Ladakh n'a rien à vendre ni à acheter. Il cache nécessairement d'autres ambitions que celle d'exporter quelques babioles vers une population qui n'en a pas besoin et qui, de toute façon, ne pourrait pas se les offrir, faute de moyens pécuniaires. C'est ce que MOORCROFT comprend tout de suite à l'énoncé du contenu de ce singulier document, au demeurant écrit en russe, langue que personne en ces parages n'est en mesure de lire¹. Agha MEHDI Rafail avait pour mission

1. Il fera traduire cette lettre en latin, en septembre 1822, après avoir fait la connaissance du voyageur hongrois de Transylvanie Alexandre CSOMA DE KÖRÖS, lorsqu'il apprendra que celui-ci a étudié le slaven quelques années

de le traduire en persan et d'en faire le commentaire de vive voix, étant entendu qu'en ce temps-là le persan était la langue intermédiaire en usage dans toute l'Inde et le Moyen-Orient. Une lettre de forme et de contenu identique avait été remise la même année à RANDJIT Singh, lequel, pas plus que le roi du Ladakh n'avait jugé bon d'y donner suite.

Il n'en reste pas moins que le patriote anglais et agent plus ou moins secret de Sa Majesté qu'est le vétérinaire explorateur a senti le sang lui monter à la tête à l'idée que les Russes pourraient essayer de s'introduire dans le voisinage immédiat des possessions de l'honorable Compagnie des Indes Orientales. Or, si le Premier ministre lui a parlé de cette lettre, c'est qu'il vient d'apprendre que MEHDI Rafail sera bientôt de retour, sans doute pour s'enquérir de la réponse du roi. Des caravaniers kachgaris en provenance de Yarkand ont annoncé sa présence dans cette ville du Turkestan chinois et fait part de son intention de se rendre à Leh au début du printemps 1821.

MOORCROFT a tout de suite deviné en cet inconnu qui se permet de venir chasser sur ses terres un rival bien capable de contrecarrer ses projets et surtout d'interférer dans ceux de son gouvernement. Ce sera certainement intéressant de le connaître, pense-t-il, de sonder ses intentions, de mesurer les moyens dont il dispose ou l'influence qu'il est susceptible d'exercer. Le vétérinaire souhaite pouvoir découvrir, en dialoguant avec lui par le truchement de Mir IZZET ULLAH ou de son ami ladakhi Abdul LATIF, quelles fins poursuivent au juste ceux qui l'ont envoyé jusque dans ces contrées reculées ; car autant il s'estime « chez lui » en Inde et dans les pays adjacents, autant il juge inadmissible, intolérable, quelque intrusion étrangère que ce soit en cette partie du monde.

De toute façon, il lui paraît évident que le tsar de Russie n'a pas confié à Agha MEHDI Rafail une mission aussi longue et périlleuse sans des motifs politiques infiniment plus importants que les prétextes commerciaux invoqués dans la lettre. Son but est d'étendre l'influence de la diplomatie russe jusque dans l'Himalaya, c'est à dire jusqu'à la frontière de l'Inde, ce joyau de l'empire colonial britannique auquel, selon l'Anglais, nul n'a le droit de toucher. La vente ou l'achat de quelques ballots de marchandises, transportées à prix d'or au travers d'immenses déserts et des plus hautes

plus tôt, au cours d'un séjour chez un pope serbe, à Temesvár. C'est CSOMA DE KÖRÖS lui-même qui nous en informe dans son rapport aux autorités anglaises de l'Inde daté du 28 janvier 1825 : "At Mr. Moorcroft's request, before his departure from Leh, I translated into Latin a letter written in Russian characters and language" (Cité par Théodore DUKA dans *Life and works of Alexander CSOMA DE KÖRÖS*, Londres, Trübner, 1885, page 28). La traduction a donc été faite entre le 15 et le 20 septembre 1822.

chaînes de montagnes du monde, à plusieurs milliers de verstes de la première ville russe - Semipalatinsk est à 124 jours de marche de Leh, par Yarkand et le col de Karakorum - n'est à ses yeux que le leurre destiné à rendre moins visible la volonté expansionniste du gouvernement de Saint-Pétersbourg.

Pourtant cette rencontre au Ladakh des deux agents venus de régions opposées, rencontre à la fois désirée et vivement redoutée, n'eut jamais lieu. Quelque temps plus tard, on apprit par des caravaniers yarkandais que MEDHI Rafail était mort d'épuisement et de froid dans le col de Karakorum, à 5600 mètres d'altitude, par une température de -30°C . Vers le 15 avril, on vit arriver à la tête de quelques hommes et d'une douzaine de yaks bâtés, un jeune homme de faciès ouzbek qui disait s'appeler Mohammed ZAHAR. Il se présenta comme étant le compagnon d'Agha MEHDI Rafail et déclara que les biens qu'il apportait étaient ceux de son maître. Sans doute voulait-il plutôt dire qu'il s'agissait des marchandises dont son maître avait la responsabilité. Il apparut bientôt, en effet, que celles-ci étaient des pierres précieuses, des monnaies d'or et d'argent, ainsi que des objets de curiosité qui pouvaient faire d'excellents cadeaux à des princes orientaux, comme des lunettes d'approche, des instruments de mesure, de la coutellerie de Birmingham, ou même des boîtes d'allumettes chimiques à friction qui venaient d'être inventées en Angleterre par CONGREVE.

Les pierres précieuses étaient des rubis et des émeraudes en grande quantité et surtout d'une taille considérable, ce qui en augmentait la valeur marchande, même si elles n'étaient peut-être pas toutes d'une qualité irréprochable. La question qui se posait était toutefois de savoir à quoi, ou à qui, elles étaient destinées, car dans un pays aussi pauvre que le Ladakh elles étaient d'autant plus difficiles à écouler sur le marché local que leur valeur était plus grande. Au demeurant, la pierre qu'apprécient avant tout les populations bouddhiques tibétaines est la turquoise, nullement l'émeraude, encore moins le rubis. On peut donc imaginer que ces pierres étaient plutôt destinées au Pendjab ou au Cachemire, ou bien que les plus grosses d'entre elles serviraient de cadeaux lors des négociations qu'Agha MEHDI Rafail devait mener avec des souverains ou des personnalités de haut rang. Elles seraient alors, en quelque sorte, un bakchich. Il y avait en métaux précieux dans les sacs de Mohammed ZAHAR plusieurs milliers de ducats d'or, dont 1600 furent bientôt versés par lui à Leh à un négociant de Yarkand, créancier pour cette somme de l'agent russe décédé. Le reste était peut-être destiné à corrompre celui-ci ou celui-là, selon que de besoin. Quant aux

monnaies d'argent elles représentaient plus de onze mille roupies. Pour se rendre compte de ce que ce chiffre signifiait à l'époque, il suffit de noter que quelques années plus tard, le tibétologue hongrois Alexandre CSOMA DE KÖRÖS reçut des autorités anglaises de l'Inde, pour son entretien et celui de son maître tibétain, une allocation annuelle de 600 roupies. On doit croire que les roupies trouvées en la possession de Mohammed ZAHAR devaient être réservées à l'achat de marchandises indiennes, spécialement des châles et des tapis de Cachemire, car le jeune ouzbek était le fils d'un marchand de châles et de tapis originaire de Boukhara qui était venu installer son commerce en Russie et y avait, lui aussi, prospéré.

De toute façon, il était manifeste que ce trésor n'était pas uniquement destiné à payer les frais de voyage de son détenteur. MOORCROFT le savait d'autant mieux que lui-même avait fait déposer peu de temps auparavant un sac de perles, diamants et pierres rares chez le capitaine Ch. P. KENNEDY, commandant la garnison de Sabathou, dans l'Himalaya occidental, pour financer ses propres dépenses pendant l'expédition qu'il comptait conduire d'ici peu en Asie centrale, et sans doute aussi « graisser la patte » à quelque puissant, susceptible de se mettre en travers de sa route. Il ne s'en montra donc pas autrement surpris.

Les charges des animaux de bât qu'avait ramenés Mohammed ZAHAR contenaient aussi des produits tinctoriaux, tels que le pastel, l'indigo, la garance, la cochenille, et divers extraits du bois de campêche. Une partie de ces teintures était à l'état brut, une autre sous forme de préparations chimiques prêtes à l'emploi. Il était clair qu'elles devaient servir à teindre des laines, singulièrement celles utilisées dans la confection des châles de Cachemire, puisqu'elles étaient accompagnées d'échantillons de flanelle teints en toutes les nuances possibles. Comme ces échantillons n'avaient ni étiquettes, ni références, ni modes d'emploi la douane ladakhie ouvrit une enquête à la suite de laquelle il apparut qu'ils avaient été fournis par un artiste-peintre anglais travaillant à Saint-Pétesbourg. Avant son départ en mission, Agha MEHDI Rafaïl était allé suivre un apprentissage dans un atelier de teinture, afin de pouvoir indiquer ultérieurement à ses éventuels clients la manière de se servir des produits tinctoriaux en sa possession. Il n'y avait aucun document écrit, ce qui laisse à penser qu'il avait instruction de ne transmettre son savoir que par voie orale.

Pour sa part, Mohammed ZAHAR déclara en ignorer la nature, à plus forte raison les applications pratiques. Cela pouvait surprendre de la part du fils d'un marchand de châles et tapis, mais ce devait être la vérité, car il

avait si peu de connaissances en ce domaine technique particulier qu'il dut faire appel à MOORCROFT pour en comprendre l'utilité. L'Anglais, qui avait fait à Liverpool, à Londres, puis à Lyon, des études de sciences naturelles en même temps que de médecine humaine et animale, était en revanche parfaitement à même de déchiffrer le rébus qui lui était proposé. Il profita de cette chance inespérée pour interroger Mohammed ZAHAR et lui arracher peu à peu, sans en avoir l'air, quelques confidences intéressantes. S'il n'était pas fâché de voir disparaître de sa route un rival inquiétant, il n'en était pas moins curieux de le connaître.

Qui était donc cet homme qui l'avait tant intrigué ?

Et d'abord que révèle son nom ? Il est précédé par le mot turc Agha, écrit **aujourd'hui aḡa et jadis arha, avec la consonne ḡayn** (𐤀) de l'alphabet arabe. Ce mot, qui signifie proprement frère aîné, a la valeur d'un titre de notabilité. A l'époque, ce titre se réfère essentiellement à l'empire ottoman et suppose en principe l'exercice d'une fonction publique, plutôt militaire que civile. MEHDI est un mot arabe. Il désigne dans l'islam sunnite un descendant du Prophète qui viendra à la fin des temps rétablir la parfaite justice parmi les hommes. Dans le chiisme c'est le nom de l'imam caché, futur libérateur du monde. Quant à Rafaël ou Raphaël, c'est un mot hébreu signifiant que Dieu est à l'origine de toute guérison. Il est le nom de l'un des principaux anges de la Bible. L'agent russe porte donc un nom éminemment composite, qui n'est certainement pas le fait du hasard. Agha MEHDI est né, en effet, d'un père juif, originaire de Mechhed, en Khorassan, venu s'installer au Cachemire, et d'une mère hindoue originaire de Kishtwar, dans les monts pré-himalayens du Djamou, qui était de condition serve. Très jeune, il perd ses parents et est recueilli pendant quelques années par des amis de son père, à Srinagar. Dès qu'il est en âge de gagner sa vie, il devient domestique dans une famille, corvéable à merci, autant dire esclave. Il s'enfuit et devient marchand ambulant. C'est alors que l'idée lui vient de faire le trafic des châles du Cachemire. Bien lui en prend. D'année en année, au prix de grandes privations et d'un travail acharné, il améliore sa condition et augmente peu à peu son chiffre d'affaires jusqu'à devenir assez riche pour aller s'établir dans un pays où les châles se vendent non seulement très bien mais surtout très cher, car ils sont de plus en plus à la mode dans la haute société pétersbourgeoise.

Bien que né d'un israélite et d'une hindoue, il avait été élevé par les amis de ses parents dans la foi musulmane chiite qui est celle de la plupart des cachemiris. Qu'à cela ne tienne! Devenu en Russie un négociant

relativement aisé, il embrasse la religion chrétienne et se fait baptiser selon le rite orthodoxe, bien décidé à s'intégrer dans le monde qui lui a donné respectabilité et prospérité. Il a acquis, en effet, une bonne réputation parmi sa clientèle, essentiellement féminine, et il a réussi à se faire un nom dans le milieu du commerce de luxe. La providence lui sourit lorsqu'il rencontre un personnage puissant qui l'introduit, lui et ses châles, à la cour. On parle de lui au tsar Alexandre, lequel relève avec intérêt que cet homme intelligent et entreprenant connaît plusieurs langues orientales, notamment le cachemiri et le pendjabi, mais aussi quelque peu l'un ou l'autre des dialectes ouïgours du Turkestan oriental, dont il a besoin pour ses tractations avec Kachgar, Yarkand, Karghalik, Gouma, Khotan, etc. ... Le souverain donne ordre à ses bureaux de mettre à profit des compétences aussi rares en l'employant de quelque façon à étendre l'influence de la Russie en Asie centrale, jusqu'aux portes de l'Inde anglaise. Une mission d'exploration pourrait lui être confiée auprès des souverains locaux, et le voyageur profiterait de son séjour dans ces régions ignorées pour en décrire la géographie, la situation politique, les richesses agricoles, industrielles et minérales, tout en évitant cependant d'appeler par trop la méfiance des autorités, voire l'hostilité de la population, par ses activités de renseignement.

Une première mission lui est confiée en 1817-1818. Il a été muni par le comte NESSELRODE de lettres de créance analogues à celle que vit MOORCROFT trois ans plus tard. Au cours de ce voyage il se rend d'abord au Cachemire, lequel est encore à l'époque aux mains des Afghans. Il y rencontre le gouverneur de la province, le prince Barahzaï Mohammed AZIM Khan, de la tribu des Douranis, qui lui fait bon accueil mais ne montre aucun désir de nouer avec la Russie quelque relation que ce soit. Il gagne ensuite Lahore, où depuis 1804 règne sur le Pendjab le chef sikh RANDJIT Singh. Celui-ci se montre des plus soupçonneux et ne paraît pas du tout sensible aux intentions prétendument amicales ni aux propos flatteurs du ministre du tsar. Il monte enfin au Ladakh pour y rencontrer, non sans mal, le roi TSHEPAL Dhondoup, plus préoccupé de son harem et de ses plaisirs que des affaires de l'État. Celui-ci est, selon le mot de MOORCROFT « à peine plus que zéro »². D'ailleurs, il refuse de se prononcer, préférant orienter son hôte sur son Premier ministre, et retourner aussitôt à ses futiles occupations.

À son retour à Saint-Petersbourg, il rédige un rapport détaillé dans lequel il fait l'historique des événements survenus depuis une dizaine

2. William MOORCROFT and George TREBECK, *Travels in the Himalayan provinces of Hindustan...*, Londres, John Murray, 1841, page 255.

d'années dans chacune des régions traversées, soulignant notamment la montée en puissance du conquérant sikh RANDJIT Singh, déjà maître de tout le Pendjab, bien au delà des étroites limites des zones de peuplement sikh, et à l'inverse l'affaiblissement du pouvoir des Afghans, menacés par l'anarchie et les rivalités tribales. Il rend compte des contacts établis et du peu d'écho que ceux-ci ont suscité aussi bien au Ladakh que partout ailleurs, du fait de l'extrême méfiance des dirigeants envers les puissances européennes. Ils se souviennent, ou plutôt ils savent que les Français, puis les Anglais, sont venus en Inde sous des prétextes commerciaux et que l'Inde est à présent presque entièrement soumise à la loi britannique. C'est à ce document dû à la plume d'Agha MEHDI Rafaïl que fait référence l'orientaliste Ossip Ivanovitch SENKOWSKI (1800-1858) dans les notes publiées en annexe au récit de voyage du baron Georges de MEYENDORFF³.

Malgré l'absence de résultats tangibles immédiats, la première mission outre-Himalaya d'Agha MEHDI Rafaïl donna certainement satisfaction à ses commettants puisque le tsar lui offrit une médaille et une chaîne en or et qu'il le nomma membre de l'un des conseils supérieurs près la cour impériale, faisant du même coup de l'ancien marchand ambulancier un conseiller aulique. Au reste, peu après cette prestigieuse nomination, il est invité à se préparer pour reprendre la route vers la même lointaine destination. Mais cette fois il est mieux et plus qu'un vague agent de renseignement, récusable au moindre incident. Il est devenu un envoyé officieux, muni de moyens d'action (et de corruption) pour mener à bien sa mission avec davantage d'efficacité. En tant que conseiller aulique, son prestige et son autorité s'en trouvent sensiblement renforcés, même s'il est également présenté dans la lettre de NESSELRODE comme un honorable commerçant et non pas comme un envoyé diplomatique. Il s'agit pour le moment de bien montrer que sa seconde mission, tout comme la première, n'a d'autre but que d'engager les souverains et les gouvernements des États visités à ouvrir avec la Russie des relations à caractère uniquement commercial, et non point à s'engager dans un quelconque processus diplomatique. Le ministre du tsar se permet de recommander le porteur de la lettre à l'attention des destinataires en les priant de lui accorder toutes facilités qu'ils jugeront utiles à ses activités de négoce, étant bien entendu qu'en vertu du principe de l'égalité et de la réciprocité il en irait de même pour tout négociant qu'il plairait aux souverains étrangers d'envoyer en Russie dans un but analogue.

3. Georges de MEYENDORFF, *Voyage d'Orenbourg à Boukhara*, Paris, Dondey-Dupré, 1826, pages 340 à 345.

Ce que NESSELRODE ne dit en revanche qu'à mots couverts, c'est l'importance que son gouvernement a donnée à ce second voyage de son émissaire. Celui-ci a bénéficié des mêmes protections et privilèges dont jouissent les envoyés diplomatiques. De Saint-Pétersbourg à Omsk, par Moscou et Nijnii Novgorod, il a droit aux relais des postes impériales et aux facilités que celles-ci accordent aux personnes voyageant en priorité. À Omsk, il bifurque vers le Sud-est pour remonter le cours de l'Irtych. Il a fait escale au poste avancé (*forpost*) de Koriakov, créé en 1720, qui sera rebaptisé Pavlodar en 1861. Puis, par le fort de Yamychévo, construit en 1715, il a continué jusqu'à Semipalatinsk, alors guère mieux qu'une petite colonie autour d'une garnison, qui est le véritable point de départ de son expédition. À partir de là, en effet, il a reçu une escorte militaire à cheval qui montre l'importance que le gouvernement lui accorde, mais aussi les dangers auxquels il s'expose en ces contrées perdues. Il lui faut traverser les territoires de la Horde Médiane (*Orta cüz*) des Kazakhs, dont les populations nomades sont insoumises et fort peu accueillantes à ceux qui s'aventurent chez elles. MOORCROFT affirme que « malgré cela, il a été plus d'une fois en danger d'être attaqué par les Kirghizes ». Il ajoute toutefois que cela pourrait être dû « aux déprédations commises par les membres de son expédition sur les troupeaux et les chevaux de la steppe »⁴. Telles étaient les mœurs, semble-t-il, en ces temps ensauvagés ! En tout cas, il échappe finalement à la vindicte des nomades et atteint la Porte de Dzoungarie, après avoir contourné par l'Ouest les monts Tarbagataï. À la frontière de l'empire chinois, son escorte tourne bride, cependant que lui s'enfonce, désormais sans protection militaire, dans les déserts de l'extrême Occident de la Chine. Il traverse les monts célestes (*Tian Shan*) et gagne Tourfan Yangi, le « nouveau Tourfan » aussi appelé Ouch-Tourfan. Il est là sans le savoir sur les traces du plus illustre de ses prédécesseurs, l'immortel pèlerin chinois HSIUAN Tsang, passé par là douze siècles plus tôt. De là il marche sur Kachgar et enfin sur Yarkand. Dans cette dernière ville, il change une fois de plus de religion pour se mettre au diapason de la population turke locale. Il se fait donc à nouveau musulman, mais en adoptant pour cette occasion le sunnisme, alors qu'il avait été élevé jadis dans le chiisme. Ces conversions successives au gré des circonstances amènent à penser qu'il agit moins par conviction sincère que par souci de s'adapter au milieu où il évolue. L'adage *cujus regio ejus religio* s'applique parfaitement à son cas.

4. MOORCROFT-TREBECK, op.cit, page 390.

Au moment où cette girouette religieuse quitte Yarkand pour affronter la formidable barrière montagneuse du Karakorum, dans l'Himalaya, et y trouver la mort, il n'est pas inutile de prendre un instant la mesure de ce qu'était un tel voyage en ce début du XIX^e siècle, en Russie et en Asie centrale.

Sa longueur d'abord : 6000 verstes au bas mot de Saint-Pétersbourg à Leh, dont 3800 à partir de Semipalatinsk, les plus difficiles à parcourir et les moins sûres.

Sa durée ensuite : plus de 250 jours, à raison d'une moyenne quotidienne d'environ 20 à 24 verstes (21 à 25 kilomètres), mais avec des étapes parfois plus longues en plaine et beaucoup plus courtes dès que le relief ralentit la progression, à la descente autant qu'à la montée.

Sa lenteur, en effet, inévitable en ce temps où il n'existait aucun autre mode de locomotion que le cheval. Qu'il soit de trait ou de selle, son utilisation supposait d'innombrables arrêts dans des relais qui n'étaient pas toujours, loin s'en faut, fournis en montures de première qualité, ni en postillons sobres. Même dans les relais de la poste impériale il arrivait aux voyageurs de devoir attendre plus ou moins longtemps avant de pouvoir repartir. En Asie centrale les chameaux, dans l'Himalaya les yaks étaient certes des animaux puissants, capables de porter de lourdes charges, mais ils étaient très lents (à peine plus de deux verstes à l'heure) et ne pouvaient pas toujours passer sur les corniches trop étroites ou sur les ponts de cordes.

Sa difficulté aussi, en raison du mauvais état des routes qui le plus souvent n'étaient que des pistes à peine tracées sur l'immensité infinie de la steppe ou dans les forêts. Dans la traversée des massifs montagneux, la difficulté était encore accrue par la pente, l'absence de profil, l'érosion, le délabrement des sols, l'étroitesse des sentiers, les chutes de pierres. Or, Agha MEHDI Rafail n'avait pas seulement à traverser une zone de relief aux formes arrondies et à l'altitude médiocre comme l'Oural, il lui fallait aussi affronter d'énormes masses montagneuses incontournables comme les Monts Célestes, dont les sommets en territoire chinois s'élèvent de 3500 à 5000 mètres, autant donc et même plus que les Alpes françaises, mais où n'existe qu'un seul col praticable avec des bêtes de somme, à près de 3000 mètres de hauteur.

Et puis ensuite, c'est la gigantesque chaîne du Karakorum, où se trouve le K-2 (Godwin Austen), le plus haut sommet du monde après l'Everest,

et où il n'y a pas de col à moins de 5575 mètres d'altitude, au milieu des glaciers et d'un chaos dantesque, dans le vent éternellement déchaîné, la neige qui aveugle, l'air raréfié.

Son caractère éminemment périlleux également, du fait d'accidents routiers toujours possibles et pour ainsi dire inévitables sur un trajet aussi long ; du fait aussi des affres du climat, tantôt torride et tantôt glacial, comme le prouve du reste la mort d'Agha MEHDI Rafail, sans doute victime du froid intense autant que de la fatigue et du manque d'oxygène à des hauteurs vertigineuses ; mais du fait encore des attaques souvent mortelles que commettent contre les voyageurs des bandits de grand chemin. Rappelons à ce sujet qu'à l'époque qui nous concerne Yarkand est le grand marché aux esclaves du Turkestan oriental. Il est approvisionné en bétail humain par les pillards de toute la région. Les chrétiens y sont détestés, molestés par une population fanatique et nombreux sont dans les oasis les esclaves russes. C'est justement par crainte d'y être réduit en esclavage qu'Alexandre CSOMA DE KÖRÖS renonce à s'y rendre en juillet 1822⁵. Sans aucun doute c'est aussi pour cette raison qu'Agha MEHDI Rafail, fraîchement converti à l'orthodoxie grecque, s'empresse de se reconverter à l'islam au moment où il entre dans les parages. Et s'il choisit le sunnisme, de préférence au chiisme de son enfance, c'est parce qu'il n'ignore pas que les Yarkandais, qui sont sunnites, trouvent « agréable à Dieu » de réduire les chiites en servitude, malgré l'interdit coranique⁶.

On a vraiment beaucoup de mal à croire qu'Agha MEHDI Rafail ait affronté tant de périls, subi tant de fatigues, consenti tant de risques mortels, simplement pour tenter d'ouvrir au commerce avec la lointaine Russie un pays aussi insignifiant économiquement que le Ladakh, un pays misérable, arriéré, à peine habité (moins de deux habitants au km²), qui par surcroît est inaccessible une partie de l'année à cause de l'enneigement des cols ; un État encore plus insignifiant du point de vue politique, qui n'entretient même pas de relations régulières avec ses voisins immédiats, et dont l'alliance est si peu recherchée qu'elle a été repoussée avec dédain en 1821 par le gouvernement de l'Inde lorsque le Premier ministre TSHEWANG Dhondoup, épaulé par William MOORCROFT, la lui a offerte, si l'on peut dire, « sur un plateau d'argent ».

5. "I ascertained the road to go to Yarkand was very difficult, expensive, and dangerous for a Christian", écrit-il le 28 janvier 1825 au capitaine Ch. P. KENNEDY. Cité par DUKA, op.cit., page 28.

6. Le Coran interdit expressément aux vrais croyants de réduire en esclavage leurs frères en religion.

Faut-il ajouter que le Ladakh n'a pas de frontière commune avec la Russie et que pour l'atteindre il ne faut pas seulement franchir des obstacles naturels et des distances énormes, mais encore passer sous les fourches caudines d'autorités coloniales chinoises d'autant plus sourcilieuses que le Turkestan oriental est en état de révolte permanente ? MOORCROFT aura l'occasion de s'en apercevoir en septembre 1822, quand Abdul LATIF viendra lui faire part du refus catégorique des mandarins de laisser passer sa caravane en transit de Yarkand à Kachgar. Ils lui interdiront l'entrée en territoire chinois bien qu'il ait excipé uniquement de considérations commerciales et qu'il en ait apporté la preuve.

En raison de ses voyages successifs et de ses activités politico-mercantiles Agha MEHDI Rafail était devenu avant sa mort, survenue au printemps 1821 à l'âge d'une quarantaine d'années, un personnage connu de part et d'autre de l'Himalaya occidental. Mir IZZET ULLAH, lors de son séjour à Yarkand, entendit plusieurs fois parler de lui. Il était, il est vrai, diversement apprécié selon que l'on était en deçà ou au delà de la montagne. Au Sud, les marchands cachemiris qui faisaient le trafic de la laine pachmina redoutaient par principe toute intrusion étrangère dans le fructueux monopole dont ils jouissaient. Ils craignaient tout autant le Russe Rafail que l'Anglais William. Les Ladakhis n'étaient pas loin de partager le même sentiment car ils se méfiaient de cet Européen qui disait venir chez eux pour échanger des marchandises alors qu'ils n'avaient rien à lui vendre. Au Nord, en revanche, les populations des oasis türkés avaient de l'estime pour lui, d'abord parce qu'il confessait, ou plutôt feignait de confesser la même religion que la leur et qu'ils le tenaient donc pour un authentique mahométan, un fidèle de la sunna, ensuite parce que, non sans quelque témérité, il n'avait pas craint de les assurer du soutien de la puissante Russie au cas où ils entreprendraient de secouer le joug chinois. Il était même allé plus loin, sans doute sur instruction de son gouvernement, en invitant formellement le prétendant au trône du khanat de Kachgar à se rendre en visite amicale à Saint-Petersbourg. Mieux encore, il lui avait promis de ne le laisser repartir chez lui qu'à la tête d'une armée de libération, financée, entraînée et équipée par la Russie, afin de restaurer l'indépendance de la grande oasis, jadis tombée aux mains des conquérants chinois.

La deuxième mission d'Agha MEHDI Rafail a été un échec car sa mort y a automatiquement mis fin. Il n'avait pas de second, capable de le remplacer et de poursuivre ce qu'il avait commencé. Mohammed ZAHAR n'était qu'un sous-ordre, ignorant du véritable caractère de ce voyage en

terres inconnues. Il aurait pu au moins transmettre au roi du Ladakh ou à son Premier ministre l'invitation du tsar à venir le voir dans sa capitale ou à lui envoyer un représentant dûment accrédité, dont les frais de voyage seraient pris en charge par la Russie. Il aurait pu descendre ensuite au Pendjab pour agir de même auprès du maharadjah RANDJIT Singh. Mais cet homme simple, peu cultivé, que seul le hasard avait mis auprès de l'émissaire russe, n'avait aucune idée de ce que signifient des négociations diplomatiques, fut-ce sous couvert d'arrangements commerciaux. Ce qu'il voyait en revanche, et fort clairement, c'est que la disparition de son maître l'avait mis soudain à la tête d'une petite fortune. Les pierres précieuses, les monnaies d'or et d'argent, les objets rares découverts dans les sacs qu'il avait transportés jusqu'à Leh l'obnubilaient. Il ne songeait plus qu'à une chose : s'enfuir avec ce trésor qui, certes, ne lui appartenait pas, mais qu'il pouvait aisément dissimuler ou changer en marchandises. Il ne demeura donc à Leh que le temps nécessaire à combiner un plan qui visait à le rendre propriétaire des biens en sa possession. Il commença par envoyer deux caravaniers qu'il mit dans la confiance à Srinagar avec mission de convertir ducats et roupies en châles et autres choses de grande valeur. Lui-même s'empressa de filer à l'anglaise en direction de Boukhara, où ses deux complices devaient le rejoindre. Il n'était plus question pour lui de retourner en Russie. Ainsi pourrait-il retrouver le pays de ses ancêtres et y vivrait-il dans l'aisance, sans éprouver de remords à l'idée d'avoir volé l'État russe. Personne, pensait-il, ne pourrait jamais lui réclamer des comptes.

Le seul qui aurait pu le mettre sérieusement dans l'embarras c'était William MOORCROFT, témoin de ce qui s'était passé à Leh, et qui l'avait personnellement mis en garde contre la tentation de s'approprier indûment les biens dont il n'était que provisoirement le détenteur.

Or, MOORCROFT était entré à Boukhara le 25 février 1825, au terme de son long voyage d'exploration, et avec lui les membres de son expédition, TREBECK et GUTHRIE, eux aussi au courant du contenu des sacs d'Agha MEHDI Rafail.

La ville de Boukhara comptait alors 150.000 habitants. On pouvait sans doute y passer facilement inaperçu en se dissimulant dans la foule. Il n'y a donc pas lieu d'imaginer que les Anglais l'aient reconnu. En tout cas, ils ne l'ont jamais cherché, ce que pourtant ils auraient pu faire sans difficulté puisqu'ils entretenaient les meilleures relations avec l'émir et son Premier ministre ainsi qu'avec de nombreuses autres personnalités influentes. Ils avaient gardé un souvenir cuisant d'Agha MEHDI Rafail bien qu'ils ne

l'aient jamais rencontré, car ils savaient combien son action aurait pu contrecarrer la leur, et ils étaient persuadés que c'était à la suite de ses intrigues que les Chinois leur avait refusé le passage à travers le Turkestan oriental. Ce souvenir était encore avivé par le spectacle quotidien des marchandises russes offertes à la vente sur les marchés de la ville, qui montrait assez clairement que la concurrence russe en Asie n'était pas un vain mot. Mais ils n'avaient pas à s'ériger en justiciers puisqu'il ne s'agissait pas du vol de biens anglais.

Mohammed ZAHAR les a certainement aperçus à un moment ou à un autre, volontairement ou non, ne serait-ce qu'à l'occasion de leurs visites à l'émir, et cela d'autant plus sûrement que MOORCROFT avait obtenu de HAIDAR Khan la faveur tout à fait exceptionnelle de circuler à cheval dans la sainte cité, malgré sa religion « païenne », et jusqu'aux portes mêmes du palais. C'est assez dire qu'il ne passait pas inaperçu des innombrables curieux qui toujours se pressaient sur la grande place du Registan pour le voir passer. Et puis MOORCROFT a séjourné cinq mois entiers à Boukhara, c'est plus qu'il n'en faut pour susciter des rencontres inopinées. Sa visite y fit beaucoup de bruit. Pendant tout ce temps il ne fut question que de lui dans la grande oasis du Zeravchan. Bien sûr, Mohammed ZAHAR ne commit pas la sottise de se présenter à lui, ni même sans doute de confier à ses amis qu'il connaissait ce petit Anglais haut comme trois pommes, dont tout le monde parlait.

Tout de même, au soir du 22 juillet 1825, quand l'expédition anglaise prit le chemin du retour, il dut pousser un soupir de soulagement et remercier la Providence de ne pas l'avoir abandonné.

Bernard LE CALLOC'H
Vice président de l'Association française
d'études finno-ougriennes

Les élites russes : continuité ou changement ?*

L'ancien président de la Russie V. POUTINE est souvent caractérisé comme acteur de stabilisation qui a mis « fin à la révolution » et plus encore « resoviétisé le pouvoir ». Comme cela arrive souvent, la réalité politique est beaucoup plus nuancée. Dans sa politique vis-à-vis des élites POUTINE s'est conduit comme un révolutionnaire : en huit ans il a changé le profil des élites russes. Il convient de procéder à une analyse de ces changements pour mieux comprendre quelle direction pourrait choisir le nouveau président D. MEDVEDEV. Les élites sont choisies comme objet de réflexion parce que dans une société qui n'est pas devenue civile elles restent les acteurs principaux du système politique et souvent sont plus fortes que les institutions.

Les élites de l'époque Poutine : caractéristiques essentielles

Dans le système politique construit par POUTINE trois groupes d'élites dominaient. *Le premier* par le nombre et l'importance était formé des représentants des ministères de force. À l'époque de B. ELSTINE ils ne représentaient d'après O. KRISCHTANOVSKAYA que 13-14 % de l'élite fédérale, ils sont 42% aujourd'hui¹. Ce fut une vraie revanche des hommes en uniforme qui ont été marginalisés par ELSTINE et exclus des privatisations des années 1990. L'accès des « silovik » aux postes importants est expliqué par la triple mission que les élites poutiniennes se sont proposée : centraliser le pays, renforcer l'État et mettre l'économie sous son contrôle.

Le deuxième groupe d'élite qui a joué un rôle important sous POUTINE était la bureaucratie. Avec le renforcement de l'État son poids a considérablement augmenté. En 2002 la bureaucratie d'État représentait (sans compter les militaires et les forces de l'ordre du Ministère de l'Intérieur) 1259 mille personnes. L'augmentation en nombre du groupe des fonctionnaires ne

* L'auteur remercie la Maison des sciences de l'homme (MSH, Paris) de son invitation en septembre 2008.

1. KRISCHTANOVSKAYA O. Les élites russes en transition (en russe): [http // www.polit.ru/lectures/2008/07/31/rus_elita.html](http://www.polit.ru/lectures/2008/07/31/rus_elita.html)

s'est pas traduite par l'efficacité de l'État.² Lors de la présidence de POUTINE l'appareil d'État n'est pas devenu moins corrompu. En 2007, selon *Transparency International*, la Russie occupait le 143^{ème} rang parmi les 179 pays.

Le troisième groupe de l'élite poutinienne est représenté par les oligarques. Ce groupe n'est pas homogène. On y trouve des oligarques proches du Kremlin, comme le banquier et sénateur S. POUATCHEV qui dirige la Corporation des machines outils et contrôle les chantiers navales de Saint-Pétersbourg, ou encore Y. KOVALTCHOUK, le copropriétaire de la banque « La Russie » qui a rassemblé les actifs importants dans les media (*Isvestia*, REN TV, 5^{ème} chaine de la TV à SPb). Une autre composante du groupe est constituée des oligarques de l'État, chefs des champions nationaux – Gazprom, Rostechologie, Rosneft et Transneft, des Chemins de fer de Russie. Ont toujours gardé leurs positions clé dans le business russe les oligarques de l'époque d'ELSTINE. Il s'agit du roi d'acier et première fortune russe O. DERIPASKA, R. ABRAMOVITCH, deuxième fortune russe, V. ALEKPEROV (Loukoil), V. VEKSELBERG (Renova) et bien d'autres.

La première génération des oligarques russes était ambitieuse, se croyait tout permis et voulait jouer un rôle politique. Sous POUTINE les oligarques ont été placés au service de l'État. Ils ont une nouvelle mission à accomplir : effectuer le retour de la Russie dans l'économie mondiale. Pendant la présidence de POUTINE les fortunes des nouveaux riches ne cessaient d'augmenter. Le nombre de milliardaires en Russie, selon *Forbes*, était de 17 en 2003, 25 en 2004, 53 en 2007 et 87 en 2008.

Le portrait de l'élite poutinienne peut être résumé selon les traits suivants :

- Dans le régime monocentrique construit par POUTINE le pouvoir est personnalisé aussi bien que les rapports entre le président et les élites. Les élites poutiniennes sont composées des individus dont la principale qualité est la fidélité au chef de l'État.
- Les élites de POUTINE sont masculines, de préférence de 45-55 ans.

2. Gaman-Golutvina O. Les élites russes à l'époque de la présidence de POUTINE // In : Deux mandats présidentiels de VI. POUTINE : la dynamique des changements / Sous la dir. de N. Lapina. - Moscou : INION, 2008 (en russe). - P.91.

- Elles sont hiérarchiques et fermées, la circulation ne se produisant qu'à l'intérieur du groupe dont les membres se déplacent de l'Administration présidentielle vers le gouvernement et vice versa.

POUTINE a radicalement remodelé les élites russes, mais en même temps il les a stabilisées. À l'époque d'ELSTINE l'accès au rang de l'élite était ouvert, mais il était aussi facile de la quitter. Avec POUTINE la démission a cessé d'être la fin de la carrière politique, ce qui fait parler les experts de retour du système de la nomenklatura.³ Les responsables qui ont perdu leurs postes sont déplacés vers des postes honorifiques dans *les institutions para-constitutionnelles*, telles que le Conseil de l'État qui double le Sénat ou la Chambre sociale, analogue du Conseil économique et social.

En parlant des rapports entre POUTINE et les élites les experts proposent des points de vue fort divers. Certains parlent *du régime bonapartiste* dans lequel le président indépendant et tout puissant arrive à balancer entre les élites économique, régionale et bureaucratique⁴. Dans cette logique entre l'époque POUTINE et l'époque ELSTINE existe une rupture : le président fort a remplacé le président faible. D'autres évoquent la dépendance du président des groupes d'intérêt. Les troisièmes soulignent que les rapports entre le président et les élites étaient dominés par la logique du marché : d'un côté POUTINE reprenait une partie des prérogatives de l'élite, de l'autre leur offrant de nouvelles ressources.⁵ Ce fut le cas des gouverneurs. Depuis 2005 ils ne sont plus élus mais nommés par le président, leur poids politique a considérablement diminué, mais ils ont reçu de nouveaux financements dans le cadre des programmes sociaux. Ainsi, si on réfléchit dans la logique du marché entre POUTINE et ELSTINE, il existe une continuité.

Medvedev : de nouvelles tendances se profilent ?

Avec l'arrivée de D. MEDVEDEV au Kremlin deux questions se posent : comment les élites russes vivent-elles le passage de pouvoir de POUTINE à MEDVEDEV et quels changements peuvent dans la perspective se produire au sein des élites ?

Pendant les deux mandats de POUTINE les élites russes avaient pour but l'intégration dans « la verticale du pouvoir » présidentiel. Aujourd'hui la

3. KRISCHITANOVSKAYA O. Op. cit.

4. A. JOXE parle de « Bonaparte KGB-iste » // Géopolitique. – P., 2008. – N 101. – P.24.

5. PANOV P. Les pratiques institutionnelles en Russie en 1990-2000 // In : *Deux mandats présidentiels de V. POUTINE : la dynamique des changements* / Sous la dir. de N. Lapina. - Moscou : INION, 2008 (en russe). – P.50-71.

configuration du pouvoir change. Dans son interview au « Monde » POUTINE, le Premier-ministre a déclaré que « le rôle du chef de l'État dans le système politique ne change pas ». ⁶ Dans la réalité le Premier ministre a aujourd'hui un rôle très important. Pour la première fois depuis 2000 la Russie n'a plus un Cabinet de ministre « technique » mais politique. Plus encore, les prérogatives du Premier-ministre se sont considérablement élargies. Dorénavant les chefs des régions présenteront leurs rapports annuels concernant la situation économique et sociale au gouvernement et non pas à l'Administration présidentielle comme ce fut avant. Et c'est selon les critères élaborés par le Ministère du développement régional que le Kremlin portera son jugement sur l'efficacité du chef de la région. D'après la Constitution le Premier-ministre est responsable du développement économique du pays. Dans ce domaine aussi les prérogatives du Premier ministre se sont élargies : au sein du gouvernement une nouvelle commission est créée, elle s'occupera de l'accès des investisseurs étrangers dans les branches stratégiques de l'économie russe. Il est difficile de prévoir comment vont évoluer les rapports à l'intérieur du tandem POUTINE - MEDVEDEV. Mais une chose est évidente : actuellement les élites russes sont en désarroi. Les enquêtes effectuées à l'été 2008 dans quelques régions ont démontré qu'elles ne savaient plus sur qui miser – sur le président ou sur le Premier-ministre.

Depuis 2005 MEDVEDEV était le responsable de la réalisation des quatre Priorités Nationales (Santé, Éducation, Logement et intégration agro-industrielle). Le 15 février 2008 lors de son intervention au Forum économique de Krasnoyarsk MEDVEDEV a présenté un programme ambitieux intitulé les 4 « I », c'est-à-dire : l'innovation, l'infrastructure, les institutions et les investissements. Ce programme prévoit le renforcement des institutions, le développement d'une économie basée sur l'innovation ; le renforcement des investissements et la modernisation des infrastructures. Étant élu président MEDVEDEV a avancé le programme de lutte contre la corruption et le nihilisme légal. Pour que ces programmes soient accomplis, le renouveau des cadres dans les hautes sphères de pouvoir est nécessaire. Le nouveau président, qui travaillait avant dans l'Administration présidentielle, connaît bien la situation : la réserve de cadres est très petite. En plus de cela, dans un système fermé, quand l'ascenseur social ne fonctionne pas les

6. POUTINE V. L'interview // Le Monde. – P., 2008. – 31 mai

professionnels doués n'ont pas de perspectives. C'est pour cette raison que MEDVEDEV s'est engagé à créer une liste de réserve pour les professionnels capables d'accomplir des fonctions de responsabilité.

Le premier chef de région nommé par le nouveau président fut le président d'une petite république du Caucase Karachaevo-Tchérkessia, B. EBSEEV, choisi parmi les juges du Conseil constitutionnel. Est-ce que la « militocratie » cédera la place à la « juristocratie » ? Je n'ai pas de réponse à cette question, mais un détail me paraît curieux – ce dernier temps les unions des juristes dans toutes les régions de Russie sont devenues très actives. Dans l'entourage proche de MEDVEDEV, qui lui-même est juriste, les juristes sont présents, dont A. IVANOV, président du Tribunal d'arbitrage, A. KONOVALOV – ancien représentant plénipotentiaire du président dans le grand district de Volga devenu ministre de justice, le chef du Service des huissiers de justice – N. VINNITCHENKO.

Dans quels groupes sociodémographiques le nouveau président va-t-il puiser les cadres nouveaux? MEDVEDEV qui vient de fêter ses 44 ans représente une nouvelle génération des quadragénaires. L'image de soi que le nouveau président veut construire doit plaire aux jeunes : il commence sa journée en plongeant dans l'Internet, il aime le groupe britannique *Deep People*, il s'est initié au yoga. Avec MEDVEDEV il faut s'attendre à l'apparition d'une élite jeune. L'élite de MEDVEDEV, il faut le croire, sera plus féminine. Aujourd'hui les femmes sont sous-représentées dans les hautes sphères politiques, il suffit de dire que dans la Douma d'État, la chambre basse du parlement russe, elles ne sont que 63 sur 450 (14%) ; au Sénat elles représentent 4,8% des sénateurs. À la fin de 2007 deux femmes ont été promues aux postes ministériels. Il s'agit du Ministre de l'économie E. NABILOULINA et du Ministre de la santé et du développement social – T. GOLIKOVA. Les deux ministres sont proches de MEDVEDEV, il a travaillé avec dans le cadre des Priorités nationales. Les femmes sont de plus en plus nombreuses dans l'exécutif régional. Un autre groupe qui pourra occuper des postes de responsabilité sous MEDVEDEV sont les managers des entreprises privées. Le nouveau président connaît bien ce milieu : dans les années 1990 il a travaillé comme conseiller dans une grande corporation de Saint-Petersbourg « Illim Palm corporation ». Plus tard il a été nommé président du conseil de direction de Gazprom, un poste qui l'avait introduit dans les hautes sphères du business russe.

Avec MEDVEDEV les élites russes vont changer. Pourtant une chose reste évidente - les changements au sein des élites ne se produiront pas tout

de suite. N'oublions pas que POUTINE, élu président en 2000, a mis trois ans pour changer les élites toutes puissantes de l'époque ELSTINE. Pour MEDVEDEV cette tâche ne sera pas plus facile. Pour répondre à la question quel sera le profil des élites russes dans le futur proche il faut comprendre dans quel sens peut évoluer le régime politique.

Les scénarios à proposer

Quatre scénarios politiques me semblent possibles.

Le scénario « *le changement du régime politique* » suggère la transformation de la république présidentielle en république parlementaire. Au moment des élections parlementaires (déc. 2007) les experts évoquaient la formation en Russie du Cabinet ministériel en fonction des résultats des élections. Les fonctionnaires du parti du pouvoir « La Russie Unie », eux aussi, y ont mis beaucoup d'espoirs. Pourtant le projet ne s'est pas réalisé. POUTINE, qui s'est proclamé leader du parti au pouvoir, n'a pas pris sa carte. Quant à « La Russie Unie » elle n'a pas pu enregistrer des victoires qu'au niveau régional : O. KOVALEV, député de la Douma d'État a été nommé gouverneur de la région de Riazan, un autre député S. ANTOUFIEF est placé à la tête de la région de Smolensk, le député I. ESSIPOVSKI est devenu le chef de la région de Irkoutsk et I. SLUNIAEV – de la région de Kostroma. Pendant huit ans POUTINE construisait un système monocentrique. Il est difficile à imaginer que le pouvoir présidentiel soit détruit par celui qui l'avait renforcé. Le président actuel, lui non plus, n'est pas très chaud pour ce scénario. « La république parlementaire, d'après MEDVEDEV, va détruire la Russie qui ne peut être gouvernée, que par le président. Si la Russie devient une république parlementaire elle va disparaître. »⁷

Le scénario « *le duo de succès* » suppose la coexistence des deux leaders – MEDVEDEV et POUTINE. « Pour l'instant, - écrit l'historien russe R. MEDVEDEV, - le Cabinet de ministre n'était qu'un maillon faible dans le système du pouvoir russe ». Avec un Premier-ministre comme POUTINE le gouvernement devient fort et responsable, tandis que le président va accomplir pleinement ses fonctions.⁸ Le « duo » ne peut avoir du succès qu'à condition que, premièrement, le partage des pouvoirs soit

7. « Versia ». – Moscou, 25 févr. 2008

8. MEDVEDEV R., Dmitrié MEDVEDEV – *le président de la Fédération de Russie*. – Moscou, 2008 (en russe). – P. 78.

accompli et, deuxièmement, qu'il n'y ait pas de conflit entre les deux hommes politiques. Ce scénario ne me paraît pertinent que dans un court terme.

Le scénario « *POUTINE for ever* » admet qu'en respectant la Constitution POUTINE quitte le poste présidentiel sans trop s'éloigner du centre de pouvoir. En quatre ans la Constitution peut être modifiée, mais même sans cette modification POUTINE pourra se présenter aux élections de 2012. Ce scénario suppose que POUTINE est prêt à continuer sa carrière politique, tandis que MEDVEDEV n'est qu'une marionnette entre les mains d'un acteur fort, thèse difficile à accepter.

Le dernier scénario « *MEDVEDEV– leader fort* » prévoit la conservation du régime politique et l'accroissement du poids de MEDVEDEV. Le président est jeune, intelligent et ambitieux. La Constitution lui donne des pouvoirs pratiquement illimités. La guerre avec la Géorgie et la crise économique lui ont permis de sortir sur le devant de la scène politique et de s'affirmer dans son nouveau rôle. Pourtant pour devenir un leader fort MEDVEDEV a besoin de temps - pour former sa propre élite et devenir populaire comme ce fut le cas de son prédécesseur.

Nathalie LAPINA

Institut d'information scientifique en sciences sociales, Moscou

Les frontières d'Israël et la Bible

La déclaration d'indépendance de l'État d'Israël, proclamée le 14 mai 1948 par David BEN GOURION, commence par cette affirmation : « Éretz-Israël est le lieu où naquit le peuple juif. C'est là que se forma son caractère spirituel, religieux et national. C'est là qu'il réalisa son indépendance, créa une culture d'une portée à la fois nationale et universelle et fit don de la Bible au monde entier. Contraint à l'exil, le peuple juif demeura fidèle au pays d'Israël à travers toutes les dispersions, priant sans cesse pour y revenir, toujours avec l'espoir d'y restaurer sa liberté nationale. Motivés par cet attachement historique, les juifs s'efforcèrent, au cours des siècles, de retourner au pays de leurs ancêtres pour y reconstituer leur État... »¹.

S'il est vrai que les Pères fondateurs du sionisme ont hésité sur la localisation du futur État juif, la Palestine a toujours eu une place privilégiée. Theodor HERZL affirma en 1896 : « Faut-il préférer la Palestine ou l'Argentine ? La Société prendra ce qu'on lui donne tout en tenant compte des manifestations de l'opinion publique juive à cet égard. »². Mais il précisa immédiatement : « La Palestine est notre inoubliable patrie historique. »³. Face aux difficultés rencontrées, Israël ZANGWILL (1864-1926), auteur juif britannique, est même prêt à accepter l'Ouganda : « L'Afrique orientale ou tout territoire similaire, sauf la Palestine, a au moins l'avantage d'être dénué au départ des énormes problèmes théologiques et politiques qui nous assailliraient en Palestine. Le seul problème serait d'ordre économique et je pense qu'un peuple qui a su obtenir péniblement sa subsistance dans presque toutes les situations ne se laisserait pas aller à la dépression, même dans un nouveau territoire. »⁴. En 1905, il quitte l'Organisation sioniste mondiale pour fonder l'Organisation juive territorialiste qui entend créer un État juif en dehors de la Palestine.

Il est bien évident qu'aujourd'hui le problème de la localisation de l'État juif ne se pose pas dans les mêmes termes mais les négociations de paix en vue de créer un État palestinien se heurtent constamment à la délimitation

1. *Déclaration d'indépendance d'Israël*, Israel Ministry of Foreign Affairs, 2008.

2. « Palestine ou Argentine ? », *L'État juif*, in *Nouvelle Revue internationale*, n°12, 31 décembre 1896, p. 854.

3. *Ibidem*.

4. « The East Africa Offer », 1905, in Israël ZANGWILL, *Speeches, Articles and Letters*, Londres, Soncino Press, 197, pp. 199-206, cité par Denis CHARBIT, *Sionismes, textes fondamentaux*, Paris, 1998.

des frontières « historiques ». Ainsi, le plan de désengagement de Gaza, proposé par Ariel SHARON le 6 juin 2004, précisait : « Dans tout règlement définitif futur, il n'y aura pas de peuplement juif dans la bande de Gaza. Cependant, il est évident que la Judée et la Samarie demeureront des zones faisant partie intégrante de l'État d'Israël, englobant des blocs centraux de peuplement juif, de peuplements civils, de peuplements sécuritaires, de zones sécuritaires et de lieux dans lesquels l'État d'Israël a des intérêts supplémentaires. »⁵. Cette revendication de la Judée-Samarie et ce rejet de la bande de Gaza ont-ils une justification biblique ? Pour répondre à cette question, nous nous proposons d'examiner le texte de la Bible et de le confronter à nos connaissances historiques et archéologiques d'aujourd'hui.

Bible et Talmud

Selon la tradition juive, il existe trois définitions d'Éretz Israël :

- La première correspond aux frontières des Patriarches, définies par le livre de la Genèse : « à ta descendance j'ai donné ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, le fleuve Euphrate : les Quénites, les Qénizzites, les Qadmonites, les Hittites, les Perizzites, les Rephaïm, les Amorrhéens, les Cananéens, les Guirgachites et les Jébuséens. »⁶ Rappelons qu'il s'agit d'une promesse divine faite à Abraham, décrivant succinctement Israël du Nil à l'Euphrate. La liste des peuples énumérés se retrouve plusieurs fois dans la Torah⁷ et reprend les différents habitants du pays avant l'arrivée des Hébreux. Les Quénites sont les descendants de Caïn, nomades de la péninsule sinaïtique ; les Qénizzites se rattachent à Édom : Ésaü, père d'Édom a eu un fils, Éliphas, père de Qenaz⁸ ; les Qadmonites ne sont mentionnés que dans ce passage : Qedma apparaît dans la descendance d'Ismaël⁹, fils d'Abraham, et serait l'ancêtre d'une tribu nomade vivant à l'est du Jourdain ; les Hittites¹⁰ avaient leur empire en Asie mineure et certains ont pu émigrer dans la région ; les

5. *Plan de désengagement modifié – principes centraux*, Israel Ministry of Foreign Affairs, 6 juin 2004.

6. Genèse 15, 18-21.

7. Exode 3, 8, 17 ; 13, 5 ; 23, 23, 28 ; 33, 2 ; 34, 11 ; Deutéronome 7, 1 ; 20, 17 ; Josué 3, 10...

8. Genèse 36, 9-11.

9. Genèse 25, 15.

10. Genèse 10, 15.

Perizzites¹¹ apparaissent plusieurs fois dans la Genèse comme des contemporains des Cananéens, vieille population agricole habitant les montagnes ; les Rephaïm¹² sont une ancienne population de Transjordanie ; les Amorrhéens, les Cananéens, les Guirgachites et les Jébuséens sont mentionnés dans la Genèse comme les descendants de Canaan¹³ et sont connus chez les Babyloniens comme les peuples à l'ouest de l'Euphrate.

- La seconde est reliée à la sortie d'Égypte et à l'ordre divin reçu : « Assez longtemps vous avez habité dans cette montagne ; tournez-vous et partez ; allez à la montagne des Amorrhéens et chez tous leurs voisins : dans la Araba, dans la montagne, dans le bas pays, dans le Néguev et sur le littoral de la mer, au pays des Cananéens, et au Liban, jusqu'au Grand Fleuve, le fleuve Euphrate. Vois je livre le pays à votre merci, allez et prenez possession du pays que Dieu a juré à vos pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob, de leur donner, à eux et à leur descendance après eux. »¹⁴ Deux passages du livre de Josué¹⁵ reprennent cette description idéale de la Terre promise.
- La troisième définit les frontières pour ceux qui reviennent de Babylone sur lesquelles la Halakha¹⁶ devra s'appliquer. Il faut préciser que le Talmud contient un certain nombre de lois spécifiques s'appliquant uniquement en Éretz Israël, comme par exemple les règles de la jachère. Ces frontières reprennent les limites de l'habitat israélite à l'époque talmudique. Les expressions bibliques « de Dan à Béer Sheva »¹⁷ et « depuis le torrent d'Arnon jusqu'au Mont Hermon et toute la Arava au levant »¹⁸ désignent cet espace soumis à la Halakha. Avant d'examiner les frontières issues de la conquête de Canaan, il est nécessaire de préciser l'origine biblique des douze tribus d'Israël.

11. Genèse 13,7.

12. Genèse 14,5.

13. Genèse 10,15-18.

14. Deutéronome 1,7-8.

15. Josué 1,4 ; 13,2-5.

16. Halakha : littéralement « le chemin que l'on doit suivre », c'est-à-dire la loi religieuse.

17. 2 S 24,2 et 1 R 5,5.

18. Josué 12,1.

Les douze tribus d'Israël

Précisons tout d'abord que le nom d'Israël a été donné à Jacob lors de sa lutte avec Dieu. Rappelons le contexte biblique. Après avoir dérobé la bénédiction paternelle à son frère Ésaü, Jacob s'enfuit, sur les conseils de sa mère Rébecca, chez son oncle Laban. Il y séjourne vingt ans¹⁹ et y contracte un double mariage, avec Léa et Rachel et fait fortune. Après un différent avec son oncle, Jacob s'enfuit avec toute sa famille et se prépare à rencontrer son frère. Une nuit, alors qu'il est seul, il combat un homme jusqu'à l'aurore. Avant de se séparer, il dit à Jacob : « On ne t'appelleras plus du nom de Jacob, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes et tu l'as emporté. »²⁰ Il s'agit d'une étymologie populaire qui interprète Israël comme « Dieu lutte. » Le verbe שרה SARĀH, signifiant « lutter » n'est utilisé que deux fois dans la Bible : dans ce passage de la Genèse et en Osée « Dans le sein, il supplanta son frère et dans sa vigueur il lutta avec Dieu. »²¹ Ce texte difficile fait référence à Jacob. C'est ainsi que l'alliance conclue entre Dieu et Abraham²², renouvelée avec Isaac²³, est transmise à Jacob et à ses fils, ancêtres éponymes des douze tribus d'Israël.

La descendance de Jacob est issue de quatre femmes différentes. C'est Léa qui donnera les trois premiers fils à Jacob : Réouven « car Dieu a vu ma misère »²⁴, יהוה בעניי כי ראה ; Siméon « car Dieu a entendu que j'étais haï »²⁵, כי שמע יהוה יכ שנואה ; Lévi rapproché du verbe « s'attacher », YLLAVÉ. ילוה et Yéhouda (Juda) mis en relation avec le verbe « célébrer », ODÉ אדה. Rachel qui était stérile devint jalouse de sa sœur et dit à son époux : « Voici ma servante, Bilha. Va vers elle : qu'elle enfante sur mes genoux et que par elle, j'aie, moi aussi, des enfants. »²⁶ Bilha donna naissance à un fils que Rachel appela Dan, « car Dieu m'a rendu justice » et un second, Nephtali, signifiant « les combats de Dieu. » À son tour, Léa, qui avait cessé d'enfanter, confia sa servante Zilpa, à son mari. Elle enfanta Gad (allusion à la bonne fortune) et Acher, le bonheur. Rachel demande à sa sœur les « mandragores²⁷ de

19. Genèse 31,41.

20. Genèse 32,29.

21. Osée 12,4.

22. Genèse 17,19.

23. Genèse 26,3-5.

24. Genèse 29,32.

25. Genèse 29,33.

26. Genèse 30,3.

27. Plante aux propriétés mydriatiques, dont la racine fourchue comparée à une forme humaine passait pour avoir des vertus magiques.

son fils » qu'elle échange avec Jacob. Léa est exaucée et donne naissance à un cinquième fils, Issachar, jeu de mots avec « les gages » (sékarî). Puis elle donne encore naissance à Zéboulon (qui m'a fait un beau cadeau), le sixième fils, puis à une fille Dina. La Bible termine se récit, en précisant : « Dieu se souvint de Rachel, Dieu l'exauça et ouvrit son sein. Elle conçut et enfanta un fils. »²⁸ Il s'agit de Joseph, YOSSEF en hébreu, c'est-à-dire « ajouter » pour que Dieu ajoute un autre fils. Après ce long séjour chez Laban, Jacob rentre en Canaan avec toute sa famille. En revenant de Béthel, Rachel mit au monde un second fils et mourut en couche, à Bethléem.²⁹ Elle voulut l'appeler Ben Oni, c'est-à-dire « Fils de mon malheur » mais son père changea ce nom de mauvais augure en Benjamin (fils du Sud). Les douze fils de Jacob constituent ainsi les douze tribus d'Israël.

La Bible rapporte à trente reprises différentes cette liste des douze tribus. Même s'il existe des variantes, surtout à propos de l'ordre des différentes tribus, un certain nombre de constantes peuvent être relevées. Lévi est souvent absent des listes car c'est une tribu à part. En effet, le livre du Deutéronome affirme : « En ce temps-là, le Seigneur mit à part la tribu de Lévi pour porter l'arche de l'alliance du Seigneur, pour se tenir devant le Seigneur, pour le servir et pour bénir en son nom, jusqu'à ce jour. Voilà pourquoi Lévi n'eut ni part ni héritage avec ses frères : c'est le Seigneur qui est son héritage, selon ce que lui a dit le Seigneur, ton Dieu. »³⁰ Dieu a confié à Aaron, le frère de Moïse, et à ses descendants, le ministère sacerdotal. En conséquence, la tribu de Lévi ne possède pas de territoire propre en Canaan mais jouit de « toute dîme en Israël en échange du service qu'ils font. »³¹ Cette exception perturbe ainsi le symbolisme des douze tribus. C'est pourquoi le texte biblique modifie très souvent la liste en remplaçant Lévi et Joseph par les deux fils de ce dernier, Éphraïm et Manassé. Joseph est toujours présenté comme le fils préféré de Jacob. C'est pour cela que ses frères le vendirent en Égypte. À la fin de sa vie, Jacob adopte et bénit les deux fils de Joseph : « Et maintenant, tes deux fils qui sont nés au pays d'Égypte avant que j'arrive auprès de toi en Égypte, ils seront miens : Éphraïm et Manassé seront miens comme Réouven et Siméon. Quant aux enfants que tu as engendrés après eux, ils seront tiens ; c'est du nom de leurs frères qu'ils seront appelés pour leur héritage. »³²

28. Genèse 30,22-24.

29. Genèse 35,16.

30. Deutéronome 10,8-9.

31. Nombres 18,21.

32. Genèse 48,5-6.

Ainsi dans le livre des Nombres³³, le nouveau recensement omet Lévi et compte Manassé et Éphraïm. À l'inverse, dans le livre de la Genèse, les douze fils de Jacob sont bien mentionnés avec Lévi. Certains passages³⁴ du livre de Josué séparent la tribu de Manassé en deux demi-tribus, l'une située à l'ouest du Jourdain, l'autre à l'est. Toutefois, pour préserver le chiffre symbolique de douze, Manassé est considéré comme une seule tribu ayant deux territoires. Il est maintenant nécessaire de préciser le territoire de chaque tribu, obtenu lors de la conquête de Canaan, sous la direction de Josué.

La conquête de Canaan

Les douze premiers chapitres du livre de Josué relatent la conquête de la Terre promise alors que les chapitres treize à vingt-et-un partagent tout le pays de Canaan entre les douze tribus, y compris les territoires encore à conquérir. C'est donc cette seconde partie du livre de Josué qui va retenir notre attention.

Les premiers versets du livre de Josué donnent les limites idéales du pays : « Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné, selon ce que j'ai dit à Moïse : depuis le désert et le Liban jusqu'au Grand Fleuve, le fleuve Euphrate, tout le pays des Hittites, et jusqu'à la Grande Mer, au soleil couchant, tel sera votre territoire. »³⁵ Le désert est celui du sud de la Judée, c'est-à-dire le Néguev ; le Liban est souvent mentionné dans la Torah et en particulier le mont Hermon ; le pays des Hittites peut désigner des immigrants venus d'Asie mineure et installés dans le pays de Canaan³⁶ ; la Grande Mer est bien entendue la mer Méditerranée. Cette vision imaginaire du grand Israël n'a jamais existée. Il ne faut pas oublier que Dieu impose une condition à cette réalisation : le respect de la Loi. Lorsque Josué arrive à la fin de sa vie, « il reste encore un très grand pays à conquérir³⁷. » Voici le détail des territoires : « Tous les districts des Philistins, et tout Guechouri, depuis le Chihor, qui baigne l'Égypte, jusqu'au territoire d'Ékron, au nord, qui est compté comme cananéen ; les cinq principautés philistines de Gaza, Ashdod, Ashqelon, Gat et Ékron, et les Avéens ; en partant du midi : tout le pays

33. Nombres 26,4-51.

34. Josué 13,7-8 ; 13,29-31 ; 17,7-13...

35. Josué 1,3-4.

36. À la mort de Sarah à Hébron, Abraham achète un tombeau à « Éphron le Hittite... » (Genèse 23,10).

37. Josué 13,1.

des Cananéens, et Meara, qui est aux Sidoniens, jusqu'à Aphek, jusqu'à la frontière des Amorréens ; la province des Ghiblites, toute la partie orientale du Liban, depuis Baal-Gad, au pied du mont Hermon, jusque vers Hamat ; tout ce que possédaient les montagnards, du Liban jusqu'à Misrefot-Maïm, tout ce qui est aux Sidoniens... »³⁸. Le pays des Philistins correspond aux villes situées sur la cote méditerranéenne ; les Guechourites semblent être une tribu nomade voisine des Philistins et mentionnée plusieurs fois dans la Bible³⁹ ; le Chihor est un autre nom du Nil⁴⁰ ; Ékron est une ville à proximité de Ashdod ; les Avéens sont d'anciens nomades sédentarisés vivant au sud de la côte méditerranéenne ; les Ghiblites sont les habitants de Guebal qui devint Byblos, à trente-cinq kilomètres au nord de Beyrouth ; les Sidoniens sont les Philistins qui habitaient Sidon. Tout ce territoire est à partager pour les neuf tribus car Manassé, Réouven et Gad avaient déjà leur territoire à l'est du Jourdain.

La tribu de Réouven obtint un territoire à l'est de la Mer Morte, qui s'étend depuis l'Arnon, au sud, jusqu'à la ville de Heshbôn, au nord-est de la Mer Morte. Cette ville correspond aujourd'hui à la ville de Hesbân, en Jordanie, à treize kilomètre au nord de Madaba (ville célèbre pour sa carte biblique en mosaïque du VI^e siècle, dans une église byzantine). Le texte biblique énumère aussi un certain nombre de villes du plateau de Moab, difficilement identifiables.

Les fils de Gad dominent une région limitée à l'ouest par le Jourdain, au sud par la tribu de Réouven, au nord par le Yabboq, un affluent du Jourdain et à l'est par la ville de Aroér, à proximité de la capitale de la Jordanie actuelle, Aman.

La demi-tribu de Manassé, située à l'est du Jourdain, constitue une bande de terre limitée à l'ouest par le Jourdain, au sud par le Yabboq et au nord par le lac de Tibériade. La frontière-est est difficilement identifiable. Tous ces territoires, situés au-delà du Jourdain avaient été attribués par Moïse à ces tribus. Il restait donc à partager le pays de Canaan proprement dit pour les neuf tribus restantes.

Lorsque Jacob bénit ses enfants, avant de mourir, il fait des promesses d'hégémonie à Juda⁴¹. C'est pourquoi un chapitre entier du livre de Josué détaille avec précision les frontières du futur royaume de Juda. La frontière

38. Josué 13, 2-6.

39. Cf. I Samuel 27,8.

40. Cf. Isaïe 23,3.

41. Genèse 49,8-12.

nord part de l'embouchure du Jourdain, au nord de la Mer Morte et s'étend vers l'ouest, jusqu'à la Mer Méditerranée. Elle englobe ainsi Jérusalem, Beit Shemesh et Yabné, à proximité de la ville moderne de Tel-Aviv. La limite sud part de la Mer Morte, descend vers le désert du Néguev, englobe le nord du Sinai et rejoint la Méditerranée. Une longue liste des villes de Juda, comprenant les cités phéniciennes, semble refléter une situation historique beaucoup plus récente, vers les VII^e et VI^e siècles avant notre ère.

La seconde attribution concerne les fils de Joseph, Éphraïm et Manassé, reflétant le futur royaume d'Israël. La part d'Éphraïm commence à Jéricho et s'étend vers l'ouest en passant par Béthel, Guézer et atteint la mer. Au nord, elle va jusqu'à Sichem, à côté de la ville moderne de Naplouse. Il faut signaler que le texte biblique précise : « Mais ils ne dépossédèrent pas les Cananéens qui habitaient à Guézer ; les Cananéens ont habité au milieu d'Éphraïm jusqu'à ce jour, et ils ont été soumis à la corvée servile. »⁴² Le territoire de Manassé était très étendu : limité à l'est par le Jourdain, il descendait jusqu'à la ville de Jéricho et atteignait au nord la ville de Beit Shéan, englobait la cité de Megiddo et s'étendait jusqu'au mont Carmel et la ville de Saint Jean d'Acre.

Benjamin a hérité d'une bande de terre coincée entre Juda et Éphraïm. Partant du Jourdain, elle englobe la ville de Jéricho, est limitée au nord par Béthel, au sud par Jérusalem et n'atteint pas, à l'ouest, la Méditerranée. La description de ce territoire s'achève par une liste de vingt-six villes, incluant Jérusalem.

Le territoire de Siméon n'est pas attesté avec précision. La Bible se contente de dire : « leur héritage fut au milieu de l'héritage des fils de Juda. »⁴³. Après une liste de dix-sept villes, comme Beer Sheva, le texte massorétique insiste : « C'est sur la part des fils de Juda que fut l'héritage des fils de Siméon ; car la part des fils de Juda était trop grande pour eux, de sorte que les fils de Siméon obtinrent leur héritage au milieu du leur. »⁴⁴ C'est sans doute pour cela qu'il n'y a pas de tracé de frontière. Zéboulon a hérité d'un territoire en forme de cœur, sur les pentes méridionales des monts de Galilée, autour de la ville de Nazareth. Le texte biblique cite cinq villes appartenant à ce territoire

42. Josué 16,10.

43. Josué 19,1.

44. Josué 19,9.

et se termine sur cette affirmation : « douze villes et leurs villages. »⁴⁵ Issachar est limité au sud par la tribu de Manassé, à l'est par le Jourdain et au nord par le territoire de Zéboulon. Il comprend le mont Tabor, lieu de la Transfiguration de Jésus selon les évangiles⁴⁶.

Le territoire d'Acher s'étend le long de la cote méditerranéenne, depuis le mont Carmel jusqu'à la ville de Tyr, au Liban. Le texte biblique donne surtout une liste de villes. La part de Nephtali s'étend à l'ouest et au nord-ouest du lac de Tibériade. La dernière tribu, celle de Dan, obtint un territoire initialement situé au nord-ouest de Juda, à l'ouest de Benjamin et au sud-ouest d'Éphraïm, allant jusqu'à la Méditerranée et comprenant la ville de Jaffa (Yafo). Mais ils attaquèrent Léchem, située au nord du pays, au pied du mont Hermon et s'y installèrent. Cela correspond aujourd'hui à Baniyas, les sources du Jourdain, la ville de Césarée de Philippe des évangiles. Mais quel crédit peut-on accorder à ces descriptions d'un très grand Israël ? Avant de confronter le texte biblique aux données historiques, il nous semble utile d'étudier l'évolution des frontières du royaume d'Israël à l'époque du roi David.

Le royaume de David

Après avoir confié son armée à David, Saül devint jaloux de ces victoires et le chassa de son royaume⁴⁷. David mène une vie errante, entouré d'individus malheureux et déshérités : « Alors se rassemblèrent autour de lui tous ceux qui étaient dans la détresse, tous ceux qui avaient un créancier et tous ceux qui avaient de l'amertume dans l'âme ; il devint leur chef et il y eut avec lui environ quatre cents hommes. »⁴⁸. Toujours poursuivi par Saül, David passe au service des Philistins et devint le vassal d'Akhich, roi de Gat : « Ce jour même, Akhich lui donna Tsiglag ; c'est pourquoi Tsiglag a appartenu aux rois de Juda jusqu'à ce jour. »⁴⁹ Cette ville se situe à la frontière de la Philistie, à 15 kilomètres au nord-est de Béer Sheva. Lorsque les Philistins attaquèrent Israël, David fut renvoyé comme suspect. Après la mort de Saül et de ses fils, David est sacré roi à Hébron. Abner, chef des armées de Saül, et Ichbaal, l'héritier du trône, ayant été tués, David devint roi d'Israël. Il établit sa capitale à Jérusalem après avoir chassé les Jébuséens⁵⁰, soumet

45. Josué 19,16.

46. Cf. Marc 9,2-8.

47. Cf. I Samuel 18.

48. I Samuel 22,2.

49. I Samuel 27,6.

50. 2 Samuel 5,6-10.

définitivement les Philistins à Gabaon et à Guézer⁵¹, asservit les Moabites, bat Hadadézer, roi de Tsové et domine les Araméens de Damas. La ville de Tsové est située dans l'Anti-Liban, au nord-est de Damas. À son retour, il bat les « Édomites dans la vallée du Sel »⁵². Bien que ces descriptions soient peu précises, le royaume de David devait s'étendre d'Eilat, au sud, jusqu'à l'Euphrate, au nord, de la Méditerranée, à l'ouest, jusqu'à environ deux cents kilomètres à l'est, ce qui correspond aujourd'hui aux territoires d'Israël, de la Palestine, de la Jordanie, du Liban et d'une grande partie de la Syrie.

Son fils Salomon lui succédera et continuera son œuvre. La nécessité de financer ses grands travaux, et en particulier la construction du Temple de Jérusalem, le conduira à instaurer douze circonscriptions administratives et fiscales, aux limites imprécises⁵³ mais ne coïncidant manifestement pas aux douze tribus décrites précédemment. À sa mort, vers -928, son fils Roboam lui succéda mais fut confronté à la rébellion des dix tribus du Nord, menée par Jéroboam. Il ne régna donc que sur les deux tribus du sud, Juda et Siméon. Jéroboam établit un nouveau royaume du Nord avec deux sanctuaires, Béthel et Dan, dans lesquels il place deux veaux d'or. La frontière entre le royaume d'Israël et celui de Juda passait entre la dépression de Jérusalem et la montagne de Béthel. En -724, Osée, roi d'Israël se révolta contre le pouvoir assyrien : après trois ans de siège, la ville de Samarie tombe et le royaume du Nord disparaît. Une grande partie de la population est déportée en Assyrie. En -597, Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'empare de Jérusalem et procède à une première déportation. Après une autre révolte, la ville et le Temple sont détruits en -587.

Bible, histoire et exégèse

Pour conclure cette étude, il est nécessaire de confronter ces données bibliques à l'histoire. Pour cela, nous ferons tout d'abord appel à l'archéologie, à propos des prises des villes de Dan et d'Aï. Le livre de Josué précise : « les fils de Dan, en effet, montèrent attaquer Lèchem, dont ils s'emparèrent et qu'ils frappèrent du tranchant du glaive ; ils l'occupèrent, y habitèrent et ils appelèrent Lèchem Dan, du nom de Dan,

51. 2 Samuel 5,17-24.

52. 2 Samuel 8,13.

53. 1 Rois 4,7-19.

leur père. »⁵⁴. Cette ville correspond à celle mentionnée sous le nom de Laïch, dans le livre des Juges⁵⁵. Les fouilles archéologiques effectuées à Tell El-Qadi, le « tertre du juge » confirment cette localisation. Non seulement Dan signifie en hébreu « juge » mais une inscription dédicatoire bilingue, en grec et araméen, « Au Dieu qui est en Dan » confirme cette hypothèse. Situé au pied du Mont Hermon, aux sources du Jourdain, Tel Dan fut peuplé dès le Néolithique, au cinquième millénaire, et devint une cité importante au Bronze ancien (3000). À l'âge du Fer, vers la fin du ^{xiii} siècle, la nature du peuplement semble avoir changé. D'après le dictionnaire d'archéologie biblique : « L'habitat sédentaire fait place à un grand nombre de fosses, où l'on a retrouvé des céramiques, dont des jarres au rebord évasé. Ce niveau d'occupation, à caractère semi-nomade, est attribué à la tribu de Dan. La découverte de creusets, de tuyères, de fourneaux et d'objets en métal indique une activité artisanale. Selon la Bible, les Danites élevèrent un sanctuaire où officiaient des prêtres (Juges 18,30). Les Danites se sédentarisèrent vite, et vers la fin du ^x siècle Jéroboam fit élever à Dan, limite septentrionale de son royaume, une statue du Veau d'or (1 Rois 12,20). Les fouilles effectuées sur le versant nord du *tell*, près de la source, ont livré les vestiges d'un haut lieu. Sur le flanc sud, des vestiges donnent à penser que Jéroboam aurait en outre édifié des fortifications. »⁵⁶. Cette concordance entre la Bible et l'archéologie ne se retrouve pas dans tous les exemples.

La prise de la ville d'Aï est relatée par Josué : « Le Seigneur dit à Josué : 'Ne crains et ne t'effraie pas. Prends avec toi tous les gens de guerre, et debout ! Monte contre Aï...' »⁵⁷ Tout un chapitre de ce livre biblique relate, avec force détails, la prise de cette ville, identifiée depuis de nombreuses années comme étant Et-Tell. Ce site a été fouillé à deux reprises, tout d'abord entre 1933 et 1935 par Judith MARQUET-KRAUSE, puis entre 1964 et 1972 par Joseph A. CALLAWAY. Leurs conclusions sont identiques : il existait une ville au Bronze ancien (3000-2400), puis une implantation d'un village au Fer I (1200-1000) mais aucune occupation ni au Bronze moyen (2000-1550) ni au Bronze récent (1550-1200), périodes correspondantes au récit biblique. Comment concilier le texte biblique et la réalité historique puisque Josué n'a pu conquérir une ville qui n'existait pas ? N'y avait-il pas erreur de localisation ? Les fouilles entreprises dans la région n'ont donné aucune proposition acceptable. Se pose donc le problème du rapport entre la Bible

54. Josué 19,47.

55. Juges 18,7.

56. Abraham Negev, *Dictionnaire archéologique de la Bible*, Hazan, Paris, 2006, page 149.

57. Josué 8,1.

et l'archéologie. Pour certains auteurs comme Werner KELLER, « la Bible a dit vrai », titre original⁵⁸ de son livre traduit en français *La Bible arrachée au sable*. À l'inverse Israël FINKELSTEIN affirme : « Grâce à l'archéologie, nous sommes enfin en mesure – c'est une première – de disséquer les constituants majeurs du récit biblique, ce qui permet de voir quand et comment chacun d'eux a émergé. »⁵⁹. Nous emprunterons la conclusion à Jacques BRIEND : « L'archéologie ne peut prouver quoi que ce soit en matière de vérité de la Bible, car celle-ci se situe à un autre plan, celui d'une révélation de Dieu aux hommes. »⁶⁰.

Par contre l'exégèse biblique peut apporter quelque fois un éclairage intéressant. La prise de la ville d'Aï aboutit grâce à l'utilisation d'un stratagème avec embuscade et fuite simulée. Ce processus apparaît dans un autre récit biblique, lorsque les tribus sont obligées d'attaquer Benjamin qui n'a pas voulu livrer les coupables d'un viol⁶¹. « Ce texte du livre de Josué s'explique par la rivalité qui a opposé des tribus voisines à propos de leur territoire. Il n'est donc pas dépourvu de valeur historique, mais celle-ci est déplacée : ce qui est historique n'est pas le fait raconté, mais la motivation qui a présidé à la naissance d'un tel récit. »⁶². Que peut-on conclure sur le livre de Josué ? Pour WELLHAUSEN, il ne faut pas parler de Pentateuque mais d'Hexateuque. Il considère que le livre de Josué est la suite évidente du Deutéronome et ne peut en être séparée. De même Gerard VON RAD⁶³ considère que le noyau des traditions sur l'origine d'Israël se termine par la mention du don de la terre, ce qui nous oblige à rattacher le livre de Josué au Pentateuque. Même si aujourd'hui la théorie documentaire semble dépassée, les trois codes, le Code de l'alliance (Exode 21-23), le Code deutéronomique (Deutéronome 12-26) et la Loi de sainteté (Lévitique 17-26) restent la base de l'exégèse du Pentateuque. Pour Jean-Louis SKA, professeur d'Ancien Testament à l'Institut biblique de Rome : « Dans le code du Deutéronome, la centralisation du culte va de pair avec la centralisation de la justice. La famille élargie perd une bonne part de son pouvoir au profit du pouvoir central de Jérusalem. Le Deutéronome unifie, en affirmant qu'Israël forme un peuple unique avec un seul Dieu et un seul

58. Werner KELLER, *Und die Bibel hat doch recht*, Berlin, 1960.

59. Israël FINKELSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible, À la recherche de David et Salomon*, Bayard, Paris, 2006, page 11.

60. Jacques BRIEND, *La Terre sainte*, Bayard, Paris, 2003, page 58.

61. Juges 20.

62. Jacques BRIEND, *La Terre sainte*, Bayard, Paris, 2003, page 60.

63. Gerard VON RAD, *Das formgeschichtliche Problem des Hexateuch*, BWANT IV, 26, Stuttgart, 1938.

temple. Cette centralisation est la conséquence des invasions assyriennes qui ont ravagé et détruit le royaume du Nord en 721 avant J.-C. et le royaume du Sud en 701 avant J.-C. Seule Jérusalem ne fut pas conquise tout en ayant dû payer un prix très élevé pour sa survie. La réforme administrative et juridique était devenue nécessaire parce que les invasions avaient bouleversé sinon détruit les structures locales et familiales. Le roi Josias (640-609 avant J.-C.), et son entourage, profitant de l'affaiblissement de l'Empire assyrien, donnèrent à la réforme une dimension plus religieuse et plus politique. »⁶⁴.

Pour Henri CAZELLES : « La rédaction finale, très influencée par la perspective théologique du Deutéronome, a transformé profondément la tradition primitive pour l'appliquer à toutes les tribus d'Israël qui se trouvent être en situation d'alliance [...] La liste des villes refuges (20) et des cités lévétiques (21) ne peut être antérieure au ^xe siècle, mais ne doit pas être beaucoup plus tardive. Dans la rédaction deutéronomiste, cette partie géographique, devenue partage de la Terre promise entre les douze tribus, prend l'aspect d'un inventaire de l'héritage reçu de Dieu, dilapidé par Israël. Elle traduit l'espoir qu'il sera reconstitué. »⁶⁵. Enfin plusieurs récits justifient un fait constatable « jusqu'à ce jour », c'est-à-dire jusqu'à l'époque du rédacteur : Jéricho est en ruine, Ai a pour nom « la ruine », il y a douze pierres au sanctuaire de Gilgal... C'est pourquoi certains exégètes considèrent ces passages comme des légendes étiologiques.

Comme Dieu le dit à Josué à la fin de sa vie : « Il reste encore un très grand pays à conquérir. »⁶⁶ Cette affirmation nous montre que ce récit est avant tout théologique et non historique. Cette extension maximale d'Éretz Israël du Nil à l'Euphrate, englobant tout le Liban et s'étendant largement à l'est du Jourdain n'a visiblement jamais existée. Il s'agit d'une vision idéalisée, reformulée peut-être à l'époque de Josias (640-609) lors de la réforme religieuse effectuée à l'occasion de la restauration du Temple de Jérusalem. Il ne faudrait pourtant pas conclure que toute l'histoire ancienne d'Israël est mythique : le royaume de David a bien existé, même si son extension était très limitée.

Yohanan LAMBERT

64. Jean-Louis SKA, *Introduction à la lecture du Pentateuque*, éditions Lessius, Bruxelles, 2000, pages 269-270.

65. Henri CAZELLES, *Introduction critique à l'Ancien Testament*, Desclée, Paris, 1973, pages 255-256.

66. Josué 13,1.

Auteur ????

L'apocalypse dans l'Islam

Jean-Pierre FILLU, Éditions Fayard, Paris, 2008,

377 pages, 20,00 €.

Ce travail, réalisé dans le cadre de la préparation d'un diplôme d'habilitation à diriger des recherches, permet de prendre conscience du flot de propagande apocalyptique qui inonde les terres d'Islam. Des soulèvements messianiques, en 1979 à La Mecque et en 2007 en Irak, ont tenté de précipiter la fin des temps dans des villes saintes de l'Islam. Ils ont été réprimés dans un bain de sang, avec l'aide des armées occidentales, française à La Mecque et américaine en Irak.

« L'apocalypse est un concept historiquement chrétien dont l'étymologie grecque *apokaluptikos* renvoie aux dévoilement des réalités cachées, dans une perspective eschatologique. La traduction arabe du terme 'apocalypse' reste dans le champ sémantique chrétien du dévoilement. » L'auteur examine tout d'abord le Coran qui nous livre peu d'indices eschatologiques. Ce sont les citations attribuées au Prophète qui décrivent la fin des temps.

Dès la mort brutale du Prophète en 632, une « grande discorde » entrainera une véritable guerre civile, puis un grand schisme entre sunnites et chiites, et de nombreuses rivalités claniques pour la prise du pouvoir, le califat. C'est dans ce contexte troublé que se développe le registre apocalyptique. Il faudra attendre près de deux siècles pour obtenir deux recueils, qui font autorité, de *hadith*, intitulés *L'Authentique*. De nombreux passages concernent la fin des temps, les faux messies, l'Antéchrist et les signes précurseurs.

Pour les chiites, l'Imam caché devient le « Mahdi attendu » et son retour marquera la fin du cycle de la création. Mais il faut souligner que le sunnisme et le chiisme divergent profondément sur leur vision eschatologique. Pour certains islamistes, l'expansion générale de l'impiété est un signe de la fin des temps.

Cinq grands penseurs sunnites vont développer au Moyen Âge leurs visions eschatologiques originales qui servent aujourd'hui de références aux mouvements apocalyptiques contemporains. Il s'agit d'Ibn Arabi, le plus célèbre de tous les mystiques de l'Islam, d'Al-Qortobi suggérant une possible émergence du Mahdi au Maroc, d'Ibn Kathir développant

une synthèse apocalyptique à forte puissance évocatrice, d'Ibn Khaldoun combinant une foi inébranlable et une méthode positive pour développer une vision musulmane originale de la fin des temps et d'Al-Soyouti sublimant sa frustration de ne pas avoir été reconnu comme le « rénovateur » du x^e siècle de l'hégire.

« Deux décennies séparent l'entrée de l'islam dans son xv^e siècle et le début du III^e millénaire de l'ère chrétienne. Le champ de l'apocalypse musulmane en sort profondément bouleversé par différents phénomènes convergents ou contradictoires. » Parmi ceux-ci, il faut signaler « la validation par deux écoles apocalyptiques des théories antisémites du complot, avec recyclage des références occidentales du genre, notamment les *Protocoles des sages de Sion* ». Dans un petit livre intitulé *La Disparition d'Israël en 2022*, publié au Liban en 1995, le cheikh Bassam JARRAR démontre, à l'aide d'un raisonnement complexe basé sur le symbolisme du chiffre 19, qu'Israël durera 76 ans. Une autre figure de l'extrémisme palestinien, le cheikh TAMIMI, démontre, à partir du commentaire de la sourate du « Voyage nocturne » que « la disparition de l'État d'Israël est inéluctable selon le Coran ».

Le fait du 11 septembre et l'intervention occidentale en Afghanistan vont bouleverser le paysage apocalyptique en terre d'Islam. Le développement d'un courant « radical-messianique », profondément antisémitique et anticlérical, va renforcer la conviction d'une nécessaire confrontation avec « l'Amérique » et l'Occident en général. Une autre mouvance, née en Arabie et diffusée sur Internet, retourne contre le « sionisme chrétien » les armes de ses propres prophéties et place le jihad au cœur de sa dynamique.

L'invasion américano-britannique de l'Irak en mars 2003 va changer la nature même de la propagande apocalyptique. « De même que l'occupation 'croisée' de l'Irak est décrite comme le prolongement de la spoliation 'juive' de la Palestine, l'Amérique est perçue comme l'instrument plus ou moins volontaire d'Israël, et donc de l'Antéchrist 'judéo-croisé' ».

Parallèlement se développe un courant populiste et messianique dans le monde chiite, reprenant la thématique du grand retour du Mahdi, à travers les divagations apocalyptiques de certains jeunes dirigeants comme Moqtada SADR, Hassan NASRALLAH ou encore le président AHMADINEJAD.

« Cette négation physique et spirituelle du judaïsme introduit une complicité paradoxale entre ces millénarismes que tout oppose, hormis leur antisémitisme. Les *Protocoles des sages de Sion* et autres pamphlets

occidentaux migrent ainsi d'un univers paranoïaque à l'autre. Transfigurés par des plumes revancharde, ils en éclairent sur un mode sinistre les fresques assassines. »

Précisons enfin que l'auteur de ce livre très enrichissant est historien et arabisant et professeur à l'Institut d'études politiques de Paris. Il a déjà publié *Miterrand et la Palestine* (2005) et *Les frontières du jihad* (2006).

Yohanan LAMBERT

L'appel du navire

Boris PAHOR, traduit du slovène par Antonia BERNARD,
Éditions Phébus, Paris, 2008, 319 pages, 21,00 €.

Ce roman se situe dans les années 1930, dans le port de Trieste et nous conte un chapitre de l'histoire de cette ville peu connue. Cette ville autrichienne des côtes de l'Adriatique a vu s'épanouir, pendant de nombreux siècles, différentes cultures. Intégrée au royaume d'Italie à la fin de la Première Guerre mondiale, la ville de Trieste est confrontée à la montée du fascisme et à l'arrivée au pouvoir de Mussolini qui veut mettre fin à toutes les cultures minoritaires : tout ce qui était slovène devait disparaître.

C'est dans ce climat de révolte, en plein été, qu'une jeune fille seule, Ema, est abordée par un marin, Danilo. Il propose de l'emmener mais elle refuse sèchement. Pourtant, elle se rendra, quelques jours plus tard, au rendez-vous donné par Danilo. Leur langue commune, le slovène, deviendra un signe de reconnaissance.

Cette rencontre sera le point de départ d'une longue initiation à la lutte clandestine contre l'écrasement de leur identité – ils n'ont même pas le droit de conserver leurs prénoms d'origine – mais aussi à l'amour.

Ema n'accepte pas le fatalisme de son peuple et commence sa lutte par la défense de la langue slovène en distribuant des livres écrits dans cette langue. Elle prend conscience d'un racisme antislovène qui annonce les terribles persécutions antisémites.

L'auteur est né à Trieste en 1913. Engagé dès l'âge de vingt ans dans la lutte contre le fascisme, il paiera cher son intransigeance politique. Il

fut déporté au camp de Struthof dont il réchappa par miracle. Son récit de sa détention fut traduit en français sous le titre *Pèlerin parmi les ombres* (1990). Toute l'œuvre de cet immense écrivain de 95 ans porte la trace de l'identité slovène. Il a consacré à sa ville natale une trilogie triestine : *Printemps difficile* (1995), *Jours obscurs* (2001) et *Dans le labyrinthe* (2003). L'ouvrage original ayant été publié en slovène en 1964, nous regrettons d'avoir attendu si longtemps pour lire cette œuvre poétique et amoureuse.

Yohanan LAMBERT

Les carnets

Marina TSVETAËVA, traduits du russe par Éveline AMOURSKY

et Nadine DUBOURVIEUX

Éditions des Syrtes, Paris, 2008, 1130 pages, 43,00 €.

Considérée dans le monde entier comme l'un des plus grands poètes du ^{xx}e siècle, Marina TSVETAËVA a bouleversé les normes poétiques de son temps. Née à Moscou en 1892, d'un père historien de l'art et d'une mère pianiste, elle publie dans des revues ses premiers poèmes à l'âge de seize ans. Au début de l'été 1909, elle voyage seule à Paris et suit les cours de littérature de la Sorbonne.

En 1912, elle épouse Sergueï EFRON, un jeune homme de dix-huit rencontré l'année précédente. La même année, elle publie son deuxième recueil, *La lanterne magique*, et en septembre met au monde leur fille Ariadna (Alia). Tout en continuant à publier régulièrement, TSVETAËVA vivra sa vie, souvent éloignée de son mari, soit en raison de son état de santé, soit en fonction des affectations militaires de ce dernier.

En avril 1917, TSVETAËVA accouche d'Irina et écrit : « Irina m'a appris à penser... Quantité de projets – purement intérieurs (vers, lettres, texte en prose) – et indifférence totale à la question où et comment vivre. Mon – actuelle – conviction : l'essentiel – c'est naître, après tout s'arrangera. » La vie, avec deux enfants, est de plus en plus difficile à cause du froid et de la famine, de la Révolution et de la guerre civile.

En 1920, Alia est atteinte de la malaria mais, en février, c'est Irina qui décède. Après huit ans de séparation, elle retrouve son mari, à Berlin, en juin 1922. Puis en août, la famille s'installe à Prague. Après de nombreuses publications, elle met au monde, en février 1925 Gueorgui, qu'elle surnomme Murr. Toute la famille s'installe à Paris au début du mois de novembre de la même année. Elle y restera quatorze ans. Elle ne rentrera à Moscou qu'en juin 1939. Ariadna sera arrêtée à la fin août et en octobre. Marina et Murr restent seuls. Le 6 juillet 1941, EFRON est condamné à mort. Le 31 août, TSVETAeva met fin à ses jours. Son fils Murr part comme volontaire au front et sera tué en juillet 1944.

Seule sa fille Ariadna survivra à deux relégations en Sibérie. Réhabilitée en 1955, elle consacra les dernières années de sa vie à rassembler l'héritage manuscrit de sa mère. À sa mort en 1975, tout est déposé aux Archives d'État de littérature et d'art de Moscou, avec interdiction de communication jusqu'en 2000, selon ses dernières volontés. Publiés intégralement en russe dès 2001, nous avons ici l'édition française intégrale des *Carnets*.

Ils rassemblent des notes consignées dans des cahiers qui n'étaient visiblement pas destinés à la publication. Ils offrent au lecteur francophone la possibilité d'accéder aux sources de la création littéraire du grand poète russe. TSVETAeva expose ses principes dans la préface de son troisième recueil, *Extrait de deux livres*, datée de 1913 : « Tout cela fut. Mes vers sont un journal, ma poésie est une poésie de noms propres. Nous passerons tous. Dans cinquante ans, nous serons tous en terre. Il y aura d'autres visages sous le ciel éternel. Et je voudrais crier à tous ceux qui sont encore vivants : Écrivez, écrivez davantage ! Fixez chaque instant, chaque geste, chaque soupir !... tout ceci sera le corps de votre pauvre, pauvre âme livrée au vaste monde. »

L'édition intégrale des *Carnets* est accompagnée d'un avant-propos de la directrice de l'édition, Luba JURGENSON, intitulé *Les événements se trament au sein du langage*, d'une préface de Caroline BÉRENGER, *La poétique du « vivre-écrire »* et d'une postface de Véronique LOSSKY, *Marina TSVETAeva : la recherche de l'absolu*. Ces différentes études sont complétées par une biographie détaillée, par des repères chronologiques et par des notes biographiques des principaux personnages cités. L'ouvrage s'achève sur un index des noms propres et une bibliographie française des œuvres de Marina TSVETAeva.

Le jeune Staline

Simon Sebag MONTEFIORE, traduit de l'anglais par Jean-François SENÉ

Éditions Calmann-Lévy, Paris, 2008, 501 pages, 25,90 €.

« Tous les jeunes sont pareils, déclara Staline un jour, alors pourquoi écrire [...] sur le jeune Staline ? » Non seulement SIMON SEBAG MONTEFIORE nous montre brillamment que la jeunesse de STALINE est vraiment exceptionnelle mais que le maître du Kremlin a toujours voulu contrôler les informations publiées, voire les interdire totalement. Boris SOUVARINE, auteur dès 1935 de la première biographie critique, déclarait : « Sur son enfance et sa jeunesse, il n'y a guère d'éléments d'appréciation dignes de foi, ni de souvenirs de parents, ni mémoires de témoins, ni papier de famille, ni lettres intimes, ni notes scolaires, ni essai d'adolescent. »

Il est vrai que STALINE réinventera une grande partie de sa vie, jusqu'à sa date de naissance... Iossif Vissarionovitch DJOUGACHVILI, surnommé par sa mère et ses amis « Sosso », est né à Gori, en Géorgie, le 6 décembre 1878. En 1925, il ordonna à son secrétaire d'officialiser la date du 21 décembre 1879, date qu'il avait utilisée depuis des années, en autre pour échapper à la conscription.

« Si peu d'ouvrages ont été consacrés à la jeunesse de STALINE (alors que beaucoup l'ont été à celle de Hitler), c'est qu'il semblait que l'on ne disposât que de très maigres matériaux. En fait, ce n'est pas le cas. Une foule de documents nouveaux et hauts en couleur qui donnent corps à son enfance et à sa carrière de révolutionnaire, gangster, poète, séminariste, époux et amant prolifique, abandonnant femmes et enfants illégitimes dans son sillage, demeureraient enfouis dans les archives récemment ouvertes au public, en particulier celles de la Géorgie trop souvent négligée. »

Pour relever ce défi, l'auteur a consacré dix années de recherches, à travers neuf pays et vingt-trois villes, comme : Moscou, Saint-Petersbourg, Tbilissi, Batoumi, Bakou, Vologda, Berlin, Londres, Stockholm, Helsinki, Paris, Cracovie, Vienne et même Stanford, en Californie, où sont conservées les archives NIKOLAEVSKI et celle du bureau parisien de l'Okhrana, la police secrète du Tsar. Il a découvert des sources nouvelles, souvent non publiées et rarement utilisées par les historiens.

Si de nombreux mémoires furent inutilisables à l'époque, ils ne furent pas pour autant détruits, mais simplement conservés dans des archives

locales, les versions corrigées étant envoyées à Moscou. Il est donc souvent possible de retrouver la version originale. C'est le cas des Mémoires de « Keke », sa mère : « Ces Mémoires ont sommeillé soixante-dix ans dans les archives du Parti communiste géorgien. Ils ne furent jamais utilisés dans le culte stalinien. Il semble que STALINE ne les ait pas lus, ni qu'il en ait connu l'existence car, pour autant qu'on le sache, ils ne furent pas envoyés aux archives de STALINE à Moscou. Par ailleurs, STALINE, ne voulait pas que les opinions de sa mère fussent publiées. Quand Keke fut interviewée par la presse politique en 1935 dans un style *Paris-Match*, STALINE furieux rappela à l'ordre le Politburo : 'Je vous demande d'interdire à cette racaille philistine qui a infiltré la presse de publier toute autre interview de ma mère et tout autre publicité grossière. Je vous demande de m'épargner le sensationnalisme importun de ces gredins.' »

L'auteur expose ainsi les liens de STALINE avec la police secrète tsariste, ses innombrables crimes et délits, sa vie amoureuse très tourmentée, à travers ses nombreuses conquêtes féminines et ses enfants illégitimes qu'il abandonnera, mais aussi son rôle dans la naissance du parti bolchevique, ses rivalités avec les mencheviks, ses luttes d'influence et ses fonctions lors de la Révolution d'octobre. Il nous permet aussi de mieux appréhender les relations de STALINE avec LÉNINE, très impressionné au point d'en faire son principal homme de main.

Simon SEBAG MONTEFIORE a fait des études d'histoire à Cambridge. Il est romancier, présentateur de télévision et membre de la *Royal Society of Literature*. Il avait déjà publié *Staline : la cour du Tsar rouge*, en 2005.

Yohanan LAMBERT

Laveuse de chiens

Lyane GUILLAUME, Éditions JC Lattès, Paris, 2008,

303 pages, 18,00 €.

Excellent roman qui nous restitue non seulement l'histoire récente de l'Afghanistan, mais nous fait vivre la vie quotidienne à Kaboul, de septembre 2004 à juillet 2006, à travers les confidences de femmes pauvres et illettrées qui travaillent dans un atelier de couture, financé par une ONG danoise.

Aryana WAZYRZAÏ est une Pachtoune, l'ethnie majoritaire, née à Kaboul en 1968. Après la disparition de son père dans les geôles communistes en 1979, elle émigre à Paris, avec sa mère, médecin. Elle fréquente le lycée Voltaire, à Paris, puis l'école Duperré et devient styliste de mode chez Kenzo.

En 2004, après vingt-trois ans d'exil, elle revient dans son pays natal et fonde un atelier de couture, *Quai Malaquais*, pour venir en aide aux femmes afghanes. C'est donc une « laveuse de chiens », *Sagchoui* en persan. Cette expression désigne les Afghans qui se sont exilés en Occident pendant les guerres afghanes et qui reviennent aujourd'hui à Kaboul « en tirant la langue pour exiger leur part du gâteau. »

Dans cet atelier travaillent dix couturières, âgées de 18 à 45 ans, qu'Aryana surnomme « le cœur des vierges » à cause de « la façon qu'elles avaient de répercuter les rumeurs du bazar. » Toute la société afghane transparait à travers les dialogues de Mabouba-la-poulette, Latifa-toujours-enceinte, Kissou-la-blanche et Chirine-coquine...

Toujours à la recherche de son passé, Aryana finira par retrouver la belle Zora, fille de son ancienne nourrice, restée au pays pendant la guerre civile et les taliban. Bien qu'appartenant à une famille hazara, l'ethnie la plus défavorisée d'Afghanistan, Zora nouera une relation complexe avec la grande bourgeoise pachtoune, Aryana, sur fond de bouleversements sociaux et d'insécurité grandissante.

L'auteure, Lyane GUILLAUME, professeur de lettres et comédienne, a longtemps vécu en Afghanistan, pendant l'occupation soviétique, puis de 2004 à 2007. Elle n'hésite pas à remettre en cause quelques clichés particulièrement ancrés dans la culture française. Ainsi MASSOUD le Tadjik porte une lourde responsabilité dans le massacre des Hazaras, à Afshar, en février 1993. Quant à la condition des femmes afghanes, ce n'est pas sous MASSOUD, très conservateur dans ce domaine, qu'elle a le plus progressé mais sous NAJIBULLAH « *le boucher* », ne serait-ce que pour une brève période.

Yohanan LAMBERT

La mort en comprimés

Mi Jianxiu, traduit du chinois par Michel IMBERT, Éditions L'aube,
La Tour d'Aigues, 2008, 219 pages, 16,50 €.

Ce roman policier chinois met en scène un jeune sinologue français, Marc BERNART. Ayant fait ses études aux Langues O', il affirme dès les premières pages : « Je parlais couramment le *Putonghua*, le chinois mandarin, l'officiel, quoi. Je baragouinai également deux ou trois dialectes régionaux. » Cette affirmation constitue un leitmotiv dans ce roman car tout au long de ses pérégrinations chinoises nous entendrons différentes personnes affirmer qu'il parle un chinois parfait, avec l'accent pékinois.

Témoin de l'assassinat d'un ami journaliste à Paris par des gangsters chinois, Marc BERNART prend pour prétexte ses recherches universitaires sur le parti communiste chinois pour partir à Pékin sur la piste des tueurs. Son enquête le conduit dans les bras d'une ravissante chinoise, Meili, fonctionnaire au Ministère de la Santé, mais aussi dans de mystérieux laboratoires pharmaceutiques et dans les campagnes reculées du Hubei où les paysans vendent leur sang pour quelques yuans... Ces pratiques sanitaires douteuses de la Chine d'aujourd'hui favorisent la transmission du SRAS et d'autres maladies.

L'auteur, Mi Jianxiu, est sobrement présenté par l'éditeur : « Né en 1961, vit à Pékin, où son activité principale consiste à observer mœurs et coutumes de ses concitoyens. » Il est présenté comme l'auteur des enquêtes du juge LI, *Jaune camion*, *Rouge Karma* et *Bleu Pékin*. Ce qui frappe à la lecture de ce roman passionnant, c'est la parfaite connaissance de la civilisation française et des mœurs parisiennes de cet auteur chinois vivant à Pékin.

Il faut préciser que le premier roman policier mettant en scène le juge LI, *Jaune camion*, était signé Michel IMBERT. Le second ouvrage paru, *Rouge karma*, suite explicite du premier, était attribué à un auteur chinois, Mi Jianxiu, et traduit par Michel IMBERT. Les lois de la mercatique expliquent sans doute ce changement d'identité. Quoiqu'il en soit, ce passionnant roman policier jette un regard nouveau sur les tensions entre les désirs de modernité de la société chinoise d'aujourd'hui et les pesanteurs du passé.

L'ombre de la route de la Soie

Colin THUBRON, traduit de l'anglais par Katia HOLMES
Éditions Hoëbeke, Paris, 2008, 451 pages, 25,00 €.

La route de la Soie a fait l'objet de plusieurs publications dans notre numéro du mois de septembre 2008 d'*Orients*. Ce livre en constitue un prolongement intéressant. Il s'agit d'un récit de voyage. L'auteur a choisi parmi toutes les routes possibles, la plus rude : de Xian, en Chine, jusqu'à Antioche, en Turquie, en passant par le Takla-Makan, le Kirghizistan, l'Ouzbékistan, l'Afghanistan et l'Iran, soit un parcours de 11 000 kilomètres.

Empruntant tous les moyens de locomotion possibles, des trains surpeuplés, des bus pourris, à dos de chameau ou de cheval, l'auteur a fait ce parcours en huit mois, répartis sur deux années car la guerre qui sévissait dans le nord de l'Afghanistan a interrompu son premier itinéraire.

Né à Londres en 1939, Colin THUBRON est considéré en Grande-Bretagne comme le plus grand écrivain voyageur vivant. Il a reçu deux fois le *Thomas Cook Travel Book Award*, l'équivalent du prix Goncourt pour les récits de voyages. Faire la route de la Soie, dans ces conditions et à plus de soixante ans constitue donc une véritable gageure. Sa connaissance de la plupart des pays visités et d'une demi-douzaine de langues lui a facilité l'accomplissement du voyage.

Dès les premières pages, l'auteur semble passionné par les vieilles pierres, n'hésitant pas à entreprendre des excursions périlleuses pour contempler quelque vieille stèle brisée. Mais cette quête archéologique est en réalité animée par une préoccupation beaucoup plus profonde : la question religieuse.

Il s'interroge ainsi sur la survivance du bouddhisme en Chine, sur la multiplication des voyages des moines nestoriens, sur l'avenir des chrétiens « assyriens » ou sur la motivation des zoroastriens. Il se préoccupe particulièrement de l'avenir des Ouïghours, peuple descendu de Mongolie, converti au bouddhisme, puis à l'islam et nous fait part de son pessimisme devant l'attitude chinoise.

Au Kirghizistan et en Ouzbékistan, Colin THUBRON s'inquiète des conséquences de l'indépendance : comment combler le vide laissé par le départ des Russes ? Ses commentaires sur la jeunesse iranienne, la

situation des femmes à Téhéran et son regard sur l'Afghanistan, restent très classiques.

En fermant cet ouvrage, on est comblé par tant de compétence, de sensibilité, de culture mais aussi par une très belle écriture dans laquelle l'émotion ne transparait pas.

Yohanan LAMBERT

Poèmes de Czernovitz, douze poètes juifs de langue allemande

traduits de l'allemand et présentés par François MATHIEU
Éditions Laurence Teper, Paris, 2008, 250 pages, 20,50 €.

La collection *bruits du temps* cherche à faire découvrir des œuvres poétiques étrangères, liées à un lieu précis et à une période historique et politique auxquels elles s'opposent. Cet ouvrage rassemble douze poètes juifs de langue allemande, nés entre 1898 et 1924 :

Rose AUSLÄNDER (1911-1988)	Alfred MARGUL-SPERBER (1898-1967)
Klara BLUM (1904-1971)	Selma MEERBAUM-EISINGER (1924-1942)
Paul CELAN (1920-1970)	Moses ROSENKRANZ (1904-2003)
David GOLDFELD (1902-1942)	Ilana SHMUELI (1924-)
Alfred GONG (1920-1981)	Immanuel WEISSGLAS (1920-1979)
Alfred KITTNER (1906-1991)	Manfred WINKLER (1922-)

Tous ces poètes ont vécu dans un contexte historique tragique à Czernovitz : l'extermination des juifs d'Europe. Jusqu'en 1914, cette ville, au sein de l'Empire austro-hongrois, constituait une terre de liberté. L'annexion à la Roumanie en 1919, va profondément dégrader la situation : le roumain devient obligatoire et l'antisémitisme croît. De juin 1940 à juillet 1941, Czernovitz passe sous domination soviétique, puis revient en Roumanie, contrôlée par les Allemands. Cette ville concentre donc toute l'histoire juive européenne au milieu du xx^e siècle.

Sans réellement former une école, ces poètes constituent un ensemble unique dans la littérature européenne. « De cette manière apparut un genre tout à fait atypique de 'littérature régionale', dont le sentiment de sa propre valeur se définissait, à l'opposé du 'modèle régionaliste', plutôt sur la base d'une profession de foi cosmopolito-universaliste en faveur des valeurs humanistes de l'allemand, 'langue universelle' productrice de culture. Cette 'littérature régionale' reposait sur la nature urbaine et le cosmopolitisme de la bourgeoisie juive czernovitzienne, à l'opposé de la 'littérature régionaliste' des 'Allemands de souche résidant hors d'Allemagne' alliés aux champs culturels des Saxons de Transylvanie et aux Souabes du Banat. »

La vie culturelle de cette ville était fortement marquée par l'empreinte du judaïsme. Tous les courants y étaient représentés : orthodoxes, hassidim, maskilim (partisan de la Haskala, courant rationaliste juif des Lumières), sionistes, bundistes (socialistes) et marxistes. De même, la vie économique et sociale était très diversifiée : du petit artisan ou commerçant, parlant yiddish, à la bourgeoisie cultivée et à l'intellectuel détestant cet « allemand corrompu ».

L'ouvrage contient 130 poèmes choisis et traduits, une introduction historique, des cartes et documents iconographiques et une notice biographique pour chaque poète.

Yohanan LAMBERT

Régals du Japon et d'ailleurs

Dominique SYLVAIN, NiL Éditions, Paris, 2008, 102 pages, 12,00 €.

Chantal PELLETIER a créé, il y a un peu plus d'un an, une véritable bibliothèque gourmande, dans laquelle elle invite ces « exquis d'écrivains » à dévoiler leurs secrets gourmands, dans d'élégants petits livres.

Après *Mes péchés bretons* d'Hubert MICHEL et *Saga italienne* d'Alain ABSIRE, c'est au tour de Dominique SYLVAIN de se mettre à table. Auteur de nombreux romans policiers, cette femme nous révèle quelques recettes du Japon, pays où elle vécut de nombreuses années.

Nous découvrons ainsi la soupe au potiron parfumée à la muscade, les pâtisseries aux haricots rouges mais aussi les traditionnels sushis. Elle

n'oublie pas le *nihon shu*, alcool japonais appelé abusivement *saké* en Occident. Au Japon, *saké* est un terme générique pour « alcool ».

Dominique SYLVAIN nous entraîne aussi en Afrique noire, à Singapour et aux îles de la Sonde, tout en mêlant ces recettes asiatiques à ses souvenirs gourmands de son enfance lorraine et à quelques aventures de certains héros de ses romans policiers.

Yohanan LAMBERT

Samson le nazir

Vladimir JABOTINSKY, traduit du russe par Luba JURGENSON,
Éditions des Syrtes, Paris, 2008, 350 pages, 23,00 €.

Ouvrage très surprenant, à la fois par son contenu et son auteur. Vladimir Zeev JABOTINSKY (1880-1940) est essentiel connu pour ses activités politiques. Né à Odessa, en Ukraine, il reçoit une éducation religieuse mais s'éloigne rapidement du judaïsme orthodoxe. Après des études de droit en Italie et en Suisse, il devient journaliste pour des journaux en langue russe.

En 1903, il adhère au mouvement sioniste et est élu au 6^e congrès sioniste. Pendant la Première Guerre mondiale, il crée la Légion juive afin d'aider les Anglais à libérer la Palestine. Il quitte l'Organisation sioniste mondiale pour fonder, en 1925, l'Union mondiale du sionisme révisionniste, qui a son siège à Paris. Considéré comme le leader de la droite nationaliste sioniste, il sera l'inspirateur politique de l'organisation armée clandestine sioniste, l'Irgoun. Il décédera d'une crise cardiaque lors d'une visite aux États-Unis, en août 1940.

Érudit et polyglotte, Vladimir JABOTINSKY est l'auteur de nombreux articles, poèmes et traductions en russe, yiddish et hébreu. À la fin de la Première Guerre mondiale, il avait envisagé une trilogie sur les héros bibliques : Jacob, Samson et David. Seul *Samson, le nazir* a vu le jour en 1925. Son second roman, *Les cinq*, publié en 1936, fut traduit en français en 2006.

Bien qu'inspiré par le livre des Juges de la Bible hébraïque, ce récit est largement revisité par l'auteur. Pour lui, Samson est un homme à

deux visages : un colosse viril et un sage docile. Le récit miraculeux de sa naissance devient le fruit d'un viol. Sa force colossale n'est qu'un phénomène purement physique, lié à l'hérédité. Quant à la perte de sa chevelure, elle constitue une marque d'infamie et n'a aucun rapport avec l'alliance divine.

Si la perfide Dalila le prive de sa force physique, ses cheveux repoussent et lui permettent de se venger. Il secoue les colonnes du temple, symbole des institutions, des valeurs morales, des fondements de la société des Philistins, afin d'inaugurer un ordre nouveau, celui qui unifiera les Hébreux en terre d'Israël.

Écrit dans les meilleures traditions du roman symbolique, ses inspirations poétiques et ses personnages hors pair font de Samson une œuvre humaniste qui reste très éloignée du récit biblique et de son interprétation tant traditionnelle que moderne.

Yohanan LAMBERT

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : Ami Ancien élève

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2009 une cotisation :

- | | |
|-----------------------|-------|
| • Étudiant (< 26 ans) | 6 € |
| • Membre actif | 10 € |
| • Membre souscripteur | 25 € |
| • Membre bienfaiteur | 100 € |
| • S'abonne à la revue | 20 € |

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des
Langues Orientales**



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

2 rue de Lille 75007 Paris

Tél. 01 49 26 42 63

yohanan.lambert@langues-o.net

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 20 €

Vente au numéro : 10 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

© 2008, Orients